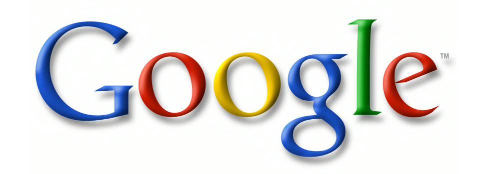
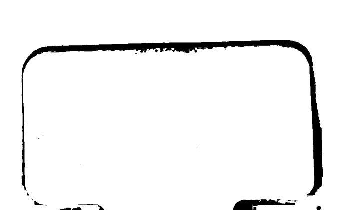


Éd. orig.



32



GLORIANA.

TYPOGRAPHIE SCHNEIDER ET LANGRAND,
rue d'Erfurth, 1.

GLORIANA

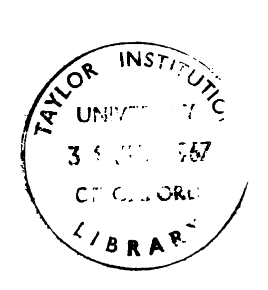
PAR

LOUIS ULBACK.



PARIS,
W. COQUEBERT, ÉDITEUR,
48, RUE JACOB.

1844


TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY

GLORIANA.

GLORIANA.

Gloriana lui dit : Ce que tu pensais et rêvais, c'était moi. La connaissance de la nature et de l'âme, l'amour de l'amour, voilà mes sublimes destinées... Je suis la reine de la poésie ! J'ai souri à beaucoup d'hommes ; tous sont tombés à mes genoux ; et tous, mon regard les effleura-t-il seulement en passant, sont de ce moment devenus heureux par moi.

(TIECK, *Voyage dans le Bleu*)

I

Si nous avions encore un Olympe et des muses ;
Si dans les bois épais, sous les feuilles confuses,
Les nymphes, aux rêveurs qui cherchent l'inconnu,
En fuyant, laissaient voir encore leur pied nu ;

Si la mousse gardait l'empreinte des déesses;
Et si le frais zéphir, dans ses molles caresses,
Sur les fronts fatigués, sur les têtes en feu,
Faisait encor passer des haleines de Dieu;
Oh ! j'irais dans un coin des plus sombres allées;
J'irais, cherchant la paix des grottes reculées,
Près des petits ruisseaux qui glissent sous les fleurs,
Et que formaient jadis les nymphes de leurs pleurs,
Sur l'herbe où s'endormait Diane après la chasse,
J'irais m'agenouiller pour adorer sa trace;
Et puis j'invoquerais, sous ces portiques verts,
Une divinité pour lui donner mes vers !

A cette muse alors, par mon âme choisie,
Je ferais un autel avec ma poésie;
Et joignant mes deux mains, je lui dirais tout bas :
—Mon rêve est imprudent, mais ne m'en voulez pas !
Je ne demande, ô muse ! en entrant dans ma route,
Qu'un œil qui me regarde et qu'un cœur qui m'écoute.
Je sais bien que les temps lyriques sont passés,
Et que l'on dit de nous : — Ce sont des insensés !
Je sais bien que le monde a fermé ses oreilles;
Que c'est aux lourds travaux que l'homme doit ses veilles ;

Que le poëte parle à des échos railleurs ;
Et que le chant s'éteint au bruit des travailleurs !
Mais j'ai cru, sans manquer à ma tâche, ô déesse !
Pouvoir bien par un hymne exhaler ma jeunesse ;
Attendre le combat dans le recueillement,
Et commencer d'être homme en priant, en aimant !

Je ne refuse pas ma part dans l'œuvre humaine.
D'ailleurs, on va toujours où le siècle vous mène.
Mais, ô muse ! un instant laissez-moi m'arrêter :
Demain le flot viendra peut-être m'emporter !
Laissez-moi, jusque-là, penser que l'on a l'âme,
Pour aimer la nature, et pour bénir la femme ;
Pour croire à ce que l'homme a gardé d'embaumé,
Aux roses de vingt ans comme aux roses de mai !
Déesse, encore un jour laissez-moi dans la vie,
N'avoir pas un remords, en étant plein d'envie !
Laissez-moi, quand j'ignore à quel but j'atteindrai,
Rêver encor le beau sans m'effrayer du vrai ! —

Voilà, si les forêts avaient dans leurs retraites
Gardé les dieux Sylvains et les nymphes discrètes,

Ce qu'à la nymphe, dont la lèvre m'eut souri,
J'aurais dit, à genoux sur le gazon fleuri !

II

Mais puisque l'homme est seul, et que le dieu de Smynthe
N'a plus de lauriers d'or sa jeune tête ceinte ;
Que les mornes échos refusent nos chansons ;
Que les divinités quittent nos horizons ;
Moi, qui voulais entendre au front de mes poëmes
De célestes baisers poser des diadèmes,
Et dont la main cherchait, dans le doute où je vais,
Une main qui me mît hors des sentiers mauvais ;
Moi, dont l'âme, craignant d'être bientôt meurtrie,
Dans son isolement rêvait une Égérie ;
Quand le bois perd, en deuil de ses illusions,
Les déesses, hélas ! et leurs Endymions ;
Quand l'Olympe est désert, et qu'un seul Dieu nous reste,
Trop grand pour qu'un poëte à son début l'atteste ;

Et quand pourtant il faut à mon œuvre donner
Un nom qui, l'abritant, la fasse pardonner;
Quand il faut, cependant, à ma strophe indécise,
Jeter, pour la mêlée, un mot, une devise;
Oh! je saurai trouver cette muse à mon chant,
Dût mon aile au soleil se fondre en la cherchant!
Et c'est près des sommets où rêve l'Allemagne,
Que j'irai me choisir cette belle compagne.

Toi donc, qu'un grand penseur de ses mains couronna *,
Et qu'il nomma d'un nom si doux : Gloriana!
Toi, la superbe fée aux mystiques domaines,
Dont les fils sont des rois et les filles des reines;
Qui, sur un blanc coursier, ceinte de pourpre et d'or,
Avec de beaux chasseurs, aux longs accents du cor,
Promenais dans les bois la splendide lumière,
Que ton voile en flottant répandait par derrière;
Toi, qui, sous les tilleuls, près du calme des eaux,
Te laissais entrevoir à tes heureux vassaux;
Toi, qui distribuais en soupirs l'harmonie,
En regards le bonheur, en baisers le génie!

* Tieck, *dans son voyage dans le bleu*, Urania, 1835.

O toi ! Gloriana, déesse des forêts !
Toi, qui lis dans la terre et lis dans nos secrets ;
Pour qui l'immensité n'est qu'un voile qui flotte,
Que ton doigt, quand il veut, pour lire plus loin, ôte ;
Toi, que tous ont cherchée, et que quelques élus
Ont seuls prise en leurs bras ; toi, que l'on n'entend plus ;
Qui te caches sans doute en un deuil solitaire,
Pour pleurer ton veuvage et pour plaindre la terre !
Source de poésie emplie aux flots de Dieu,
Qui te répands après sur des lèvres de feu !
Je sais bien, ô la fée incomparable et belle !
Que pour suivre ton vol l'élan manque à mon aile ;
Que je suis un profane, hélas ! qui salirait
L'azur de ton regard si le mien s'y mirait !
Je sais que je n'ai pas ces visions sublimes
Qui faisaient errer Faust au penchant des abîmes.
Je sais que je n'ai pas ce courage hautain
Qui dispute la gloire et fouille l'incertain.
Je sais que je n'ai pas la grande inquiétude
Qui fait mesurer l'homme avec la solitude ;
Et j'avoue humblement, déesse, que les bois
Me refusent souvent de comprendre leur voix ;
Que je n'ai pas sondé la nature profonde,
Ni senti dans mon cœur battre le cœur du monde !

Je ne t'ai pas cherchée, égaré dans le bleu,
Parcourant les déserts que seul peut remplir Dieu;
Mais l'amour de l'amour, dont ton âme est la source,
Sous tes tilleuls sacrés seul arrêta ma course!

O toi! Gloriana, qui, sous un autre nom,
Descendais de l'Olympe au seuil du Parthénon!
Vierge de tous les temps et pourtant toujours jeune,
Qu'Alighieri suivait par l'exil et le jeûne;
Qui lui faisais verser des pleurs longs et sanglants,
Et puis le promenais dans l'enfer à pas lents!
O toi, qu'attristait Dante et qu'égayait Boccace!
Enivrant l'Arioste et rendant fou le Tasse!
Maîtresse au cœur fatal, dont l'amour est mortel,
Dont le lit sert parfois de cercueil et d'autel!
Je sais, Gloriana, que pour t'oser sourire,
Il faut, sur ton chemin, être Goëthe ou Shakspeare;
T'avoir, comme l'un d'eux, au pays Allemand,
Désiré sous un chêne un jour en s'endormant,
Et s'être reveillé dans tes bras, ô déesse!
Le front grand, l'œil en feu, le sein gonflé d'ivresse!
Ou, comme William, que la France envia,
Avoir rêvé d'abord ta sœur Titania.

Il faut, pour mériter tes caresses splendides,
Plus de génie au cœur, sur le front plus de rides !

Mais moi, je n'ai qu'un titre, ô fée ! et le voici :
—C'est que mon âme, hélas ! ne vit pas toute ici ;
Que, fils d'un Allemand, ma parole française
Sous ton ciel allemand se sentirait à l'aise ;
Et que je suis autant, muse au regard serein,
Qu'un enfant de la Seine un enfant du vieux Rhin !

Sans être ambitieux, sans vouloir que mes rimes
Dans leur vol chancelant montent jusqu'à tes cimes ;
Moi qui ne sais qu'aimer, sans savoir le chanter,
Moi qui n'ai pour tout but que de ne pas douter ;
Et dont le jeune vers, imprudent qui s'échappe,
Sera peut-être mort à la première étape,
C'est un encens, ô muse ! un hommage d'en bas
Que je t'apporte ici : ne le refuse pas !
J'ai voulu que ton nom, sur ma première page,
D'un culte filial fût à tes yeux le gage,
Et fît battre le cœur de mes lointains parents !
Avant de m'en aller, de rejoindre les rangs,

Offrant le sacrifice à la manière antique,
Je suspends mes présents à ton simple portique;
Glorifiant en toi, déesse de beauté,
Non pas ce que j'ai fait, mais ce que j'ai tenté!

Mars 1844.

A M. VICTOR HUGO.

A M. VICTOR HUGO.

O ! et præsidium, et dulce decus meum !
HORACE.

Quand le vent arrondit ma voile,
Et quand du port on me dit : Va !
Et quand je cherche si l'étoile
Qui luit aux heureux cours est là ;
O vous, dont l'âme est indulgente,
Qui savez combien le flot tente,

Pour l'avoir vaincu si souvent !
Maître, aujourd'hui je viens vous dire :
—Est-ce un flot trompeur qui m'attire,
Et ce vent est-il un bon vent ?

Vous qui voyez tous les rivages,
Aigle des monts à l'œil altier,
Dont l'aile en fendant les orages
S'y trempa comme dans l'acier !
Laissez, laissez tomber des cimes.
Un long regard dans les abîmes,
Un long regard au fond de moi !
Ai-je pour triompher, poëte,
Assez de souffles sans tempête,
Et dans le cœur assez de foi ?

Quand je quitte l'ombre et la mousse,
Dans les grands bois, les sentiers verts,
Les ruisseaux doux et l'herbe douce,
Pour le soleil dans les déserts ;
Quand je hasarde à la lumière
Ces vers qui font pleurer ma mère,

Mais dont les hommes souriront ;
Quand j'ignore si, dans la brume,
Le feu dont mon sein se consume
Suffit pour éclairer mon front ;

Je viens à vous, je viens, mon maître,
Demander un baiser d'adieu,
Un beau ciel au jour qui va naître,
Un Labarum dans ce ciel bleu !
Donnez-moi de douces paroles,
Que je les lise aux banderoles
De mes mâts, dans le tourbillon ;
Et que, comme un fort viatique,
Votre dernier mot prophétique
Me redresse sous l'aquilon !

Avant mon périlleux voyage
Je pense à ceux qui m'ont aimé,
Et je brûle sur le rivage
L'hécatombe au feu parfumé ;
Et je prie, et je me rappelle
L'ombre propice de votre aile

2

Qui s'est ouverte en m'abritant;
Et vos enfants, mes camarades,
Et votre seuil sous les arcades,
Que l'on franchit en palpitant.

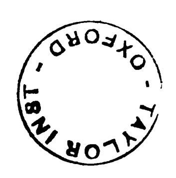
Et puis vos phrases caressantes
A l'écolier qu'on couronnait,
Et vos réponses complaisantes
Quand l'imprudent questionnait ;
Ma place heureuse à votre table,
Et la causerie adorable
Au saint foyer que je bénis ;
Je me souviens de tout, ô maître !
Comme l'oiseau de la fenêtre
Où ses amours ont fait leurs nids !

Et quand je pars pour la mêlée
Vous serez mon cri de combat,
Et cette étoile constellée
Qu'on attache au cœur du soldat !
Je vous invoque pour la lutte !
Après mon triomphe ou ma chute,

Je vous tendrai mon fer rougi,
Et je vous dirai : — Ma journée
De vous attend sa destinée.
O mon maître ! ai-je bien agi ?

Qu'un autre vous loue et vous vante !
Moi je ne veux que vous aimer ;
Et mon âme sera contente
Si votre âme veut l'enfermer.
Mon cœur, dédaignant le cortége,
O poëte ! qui vous assiége,
De votre cœur seul est jaloux.
Car ton génie est fait, grand homme,
Pour ce peuple heureux qui te nomme ;
Mais votre cœur, maître, est à vous !

Mars 1844.



PARIS VU DU PONT DES ARTS.

PARIS VU DU PONT DES ARTS.

. . . . . . Un silence de plomb
Pèse sur le pays du Cid et de Colomb.
Némésis (BARTHÉLEMY).

Italiam ! Italiam !
VIRGILE.

I

Je n'ai pas vu Venise accroupie aux lagunes,
Sous les flots argentés cachant ses jambes brunes,
Et s'endormant, rêveuse, entre l'eau qui bruit
Et ses sombres palais qui veillent dans la nuit.

Je n'ai pas vu l'Espagne aux vieilles cathédrales,
Aux grands toréadors à genoux sur les dalles,
A l'amour qui se voile, et montre en souriant,
Sous sa lèvre en satin, des perles d'Orient.
Je n'ai pas vu non plus l'Angleterre marchande,
Hôtesse de l'exil et tyran de l'Irlande !
Je n'ai pas vu, là-bas, sous un horizon mort,
La frileuse Russie et les traîneaux du Nord ;
Le vieux Kremlin tombé dans la nuit de colère,
Où l'aigle corse avait dispersé son tonnerre,
Et d'un revers de l'aile abattu sur Moscou,
L'aigle vieilli des czars dont il tordait le cou !

Je n'ai vu que ma France, où l'Europe est entière !
Et puis un peu du Rhin, là-bas, sur la frontière
Entre deux grands coteaux où la vigne au hasard
Tendait sa grappe jaune et ses vergers sans art ;
— Bordure au bas traînant de la tunique verte
Que soutient l'Allemagne avec sa main ouverte,
D'où roulent sur ses pieds, jusqu'au fleuve voisin,
Comme des glands soyeux des franges de raisin !—

Moi donc, qui n'ai senti, jusqu'à cette heure encore,
Que les mêmes soleils au retour de l'aurore,

Et dont l'âme a plus fait de voyages d'esprit
Que de courses en poste avec un manuscrit ;
Il me semble parfois que je donnerais vite
L'Espagne et ses amours, l'empire Moscovite,
Venise avec ses nuits, Rome avec ses Césars,
Pour un coin de Paris qu'on voit du pont des Arts !

II

Je sais : on m'a conté les paroles charmantes
Que disent les amants à leurs fières amantes,
Dans la riche gondole égarée au Lido,
Nid flottant des amours au mystique rideau !
Je sais tous les sommets vaporeux des montagnes
Qu'élève l'Italie en ses molles campagnes,
Tous ses temples debout, tous ses temples brisés,
Et tous ses épis d'or de bluets irisés ;
Les souvenirs fameux qui perlent ses couronnes,
Ses chapelets bénits au cou des lazzarones ;
Mais je sais bien qu'aussi son peuple ruiné,
Par tout peuple à son tour s'est senti dominé,
Aux soufflets des passants abandonnant sa jou
Et qu'il n'est point de pieds dont il n'ait pris la boue.

Rome et son Colisée et son saint Vatican,
Rome, que choisissait Attila pour un camp;
Le jour où, sous son pas invincible et superbe,
Qui brisait des cités et faisait sécher l'herbe,
La cavale du Hun, se heurtant à la croix,
Sentit brûler son ongle, épouvante des rois!
Rome, cette prêtresse à l'âme impériale,
Qui rougit bien des fois sa toge fériale,
Vit bien des royautés passer sous son ciel bleu,
Et de tous ses tribuns n'a conservé que Dieu!

Rome, Naples, Florence, et Venise la belle,
Ces fleurons qu'a ternis d'une haleine nouvelle
Le présent jeune et fort jaloux du vieux passé,
Sont les reflets pâlis d'un soleil éclipsé.
Par tant de conquérants violée et salie,
Ah! je n'ai pas besoin d'aller en Italie,
Pour retrouver, au seuil des palais de Léon,
L'empreinte du drapeau qu'y mit Napoléon!
Si la vie était faite, ainsi qu'on peut le croire,
De jours unis aux jours pour manger et pour boire;
Et si l'âme n'avait souvent sa faim aussi,
On vivrait mieux là-bas, oh! j'en conviens, qu'ici.

Nonchalante et lascive en ses chaudes paresses,
L'Italie à nos fronts étendrait ses caresses,
Et l'estomac gorgé de ses fruits les plus doux,
On dormirait sur l'herbe en croisant les genoux.
Oublieux du présent, de l'avenir qui tombe,
On prendrait, sans la voir, pour oreiller la tombe,
Et mollement bercé par des brises d'amour,
On rêverait la nuit, on rêverait le jour!

Mais il est autre chose encor dans nos journées
A faire, que rêver sur des roses fanées!
Et le sang qui s'échauffe, en passant par le cœur,
Veut pour l'alimenter un air vif et vainqueur;
De ces souffles d'orgueil aux sublimes tempêtes,
Qui promettent aux bras des lauriers pour les têtes,
De ces rayons brûlants que prend l'idée aux cieux,
Qui fécondent en nous des germes précieux;
Des luttes où la vie achète la victoire,
Puis après les combats, des haltes dans la gloire!
Voilà le pain du cœur! voilà ce qui convient
A tout peuple qui marche, et d'aïeux se souvient!

Aussi, ne parlez pas d'Italie et d'Espagne.
L'une a de grands palais couchés dans la campagne;
L'autre a de vieux débris de vertus dans le cœur.
J'aime mieux, je l'ai dit, Paris laid et moqueur;
Son allure de masque et sa gaîté frivole,
L'enthousiasme fou qui vit dans sa parole,
Son courage brusqué de sublime gamin,
Que la mère du Cid, que l'empire romain!

III

Ah! l'Espagne était belle à sa brillante aurore,
Quand elle suspendait aux grands arceaux du More
Sa flottante bannière, où Gonzalve imprimait
Le nom de l'Alhambra, qu'Abencerrage aimait!
Quand un pauvre Génois, dans sa tête féconde,
Retournait sa pensée où s'agitait un monde,
Demandant, sous les vents qui battaient ses vaisseaux,
A l'horizon muet des empires nouveaux!
Quand l'univers béant, s'arrêtant dans sa marche,
Ecoutait sur les mers, comme Noé dans l'arche,

Attendant un message et de nouveaux destins,
Les sourds enfantements des royaumes lointains;
Et quand la voile blanche aux rives du Mexique
Portait en ses replis, à travers l'Atlantique,
La loi de Ferdinand, chaînon qui s'arrondit
Autour du monde entier et qu'on noue à Madrid!
Ah! l'Espagne était belle en ce temps de conquête
Où Charles-Quint mettait la tonsure à sa tête,
Et changeant le velours de son manteau pour Dieu,
D'un genou d'empereur essuyait le saint lieu;
Et de sa main puissante éteignant son tonnerre,
Au cloître de Saint-Just remuait un rosaire!
Ah! l'Espagne était belle, et son Escurial
Avait vraiment alors un prestige royal!
Mais comme on a brisé l'aile des destinées!
Comme l'Espagne, hélas! a perdu ses journées!
Moissonneuse inactive, et qui laisse ébrécher
Ta Tisonade, ô Cid, qu'on n'ose plus toucher!
Que sont-ils devenus les héros des romances?
Les preux à l'écu d'or qu'ils frappaient de leurs lances?
Chimène est impuissante à faire un bras vainqueur;
Et Rodrigue, infidèle, hélas! n'a plus de cœur.
L'Espagne a tout perdu! jusqu'à ce bandeau sombre
Dont ses inquisiteurs la couronnaient dans l'ombre,

En faisant à son front, que blanchissait l'effroi,
Sous l'emblème de Dieu trembler celui du roi !

IV

Peuples abâtardis, dans vos mornes journées
Regardez par-dessus le mur des Pyrénées,
Et voyez si la France, aux désirs souverains,
Sent faiblir comme vous l'armure sur ses reins !
Voyez si je n'ai pas raison quand je préfère
Au soleil qui s'éteint l'horizon qui s'éclaire ;
Et le géant qui veille au colosse perclus,
Paris qui vit toujours à Madrid qui n'est plus !

Vous avez le passé dont l'histoire flamboie :
Nous avons le présent qui nous ouvre la voie,
Et les traditions de nos preux au cercueil
Ne se moisissent pas sous un voile de deuil.

Au ciel des nations vous êtes des fantômes,
Et de vos panthéons on sent faiblir les dômes.
Mais la France en sa veine a le sang toujours chaud ;
Et s'il fallait demain monter à l'échafaud,
Ou pour prix de son sang abandonner son poste,
Demain la France entière irait à l'holocauste.

Je ne suis pas de ceux qui, mécontents de tout,
Prophétisent la honte et la pleurent partout;
Qui, prenant à l'envers le lorgnon politique,
Rapetissent les traits du courage civique,
Et d'une erreur faisant un pivot de raison,
Nous disent que l'honneur s'enfuit à l'horizon.
Je n'ai pas dans mes nuits, que je dors sans scrupule,
Chamarré mon orgueil d'un rêve ridicule;
Et prenant en pitié les grands qu'on voit d'en bas,
Blasphémé le pouvoir que je ne connais pas.
Non. Foulant sous un pied que je crois calme et ferme,
Ces visions qui font démanger l'épiderme,
Mes yeux vers l'avenir et mon cœur au présent,
Je dis : Je crois au siècle, à son destin puissant !
Je crois que l'empereur, mourant à Sainte-Hélène,
Faisait bien de vouloir, pour y dormir, la Seine;

Car, nulle part que là, son front n'eût rencontré
Pour un dormeur si grand un chevet plus sacré;
Car nous ne laisserons, quoi qu'on pense et qu'on crie,
Jamais un poing jaloux effleurer la patrie;
Et le drapeau poudreux que Fleurus étrenna,
Avec l'aigle ou les lis, ou le coq, reste là!
Sous ses replis, mordus par la dent des batailles,
On marcherait encore aux grandes funérailles.
Si l'homme n'a qu'un pas du triomphe au tombeau,
Un peuple, lui, résiste à plus d'un Waterloo.
Quand il a les grands noms au seuil de son histoire,
L'honneur devient sa vie, et son sang c'est la gloire!
Calme, fier, impassible et grand à travers tout,
Il peut broyer ses chefs, mais il va jusqu'au bout.

Aussi quand dans Paris, ce cratère du monde,
On écoute parfois si la lave en feu gronde;
Quand le soir, sous un ciel qui se sourit dans l'eau,
On cherche à sentir Dieu sous l'immense rideau;
Quand la ville s'étend sous un crêpe uniforme,
Et que pour l'admirer on attend qu'elle dorme;
Quand, les deux bras posés aux balustres d'un pont,
On interroge en paix la nuit qui vous répond;

Alors, oh! n'est-ce pas? en contemplant dans l'ombre
Les quais au long ruban, avec leurs feux sans nombre,
La Seine au flot pesant; et de chaque côté,
Les battements égaux du cœur de la cité;
Alors on peut se dire, et l'on est fier d'y croire,
Que Paris, à la boue épaisse, infecte et noire,
Paris, avec ses bruits, ses chocs, ses coudoîments,
— Mais Paris au grand front gonflé de sentiments,—
Vaut mieux, avec sa fange en flots éclaboussée,
Que les verts orangers de l'Espagne éclipsée;
Que les mornes palais où l'Italie a mis
Un banal oreiller pour tous ses ennemis;
Que l'Angleterre, ou bien que l'ours sanglant qui grogne,
La tête en Sibérie et les pieds en Pologne!

Janvier 1843.

A MADAME BLANCHE T***.

A MADAME BLANCHE T***.

En son château d'A.....

Quand les gais troubadours, déroulant leur écharpe,
Au seuil d'un vieux castel avaient posé la harpe
Pour boire l'hydromel à la coupe des preux,
Ils chantaient la patrie et la beauté, madame;
Et l'hospitalité se payait dans leur âme
Par des chansons et par des vœux.

Puis, quand ils s'en allaient, ces mendiants sublimes;
Quand leurs panaches blancs s'effaçaient sur les cimes;
Ils emportaient alors, dans un tendre penser,
Le souvenir charmant des nobles châtelaines,
Dont ils avaient senti sur leur front les haleines
Dans l'échange d'un doux baiser.

Hélas! je ne suis point un troubadour, madame;
Mais je sens quelquefois murmurer dans mon âme
Des vers, oiseaux éclos sous l'œil de la beauté.
Si le manoir n'a plus de créneaux sur la plaine,
Je retrouve du moins la noble châtelaine
Au seuil de l'hospitalité.

Eh bien, perpétuons les souvenirs gothiques!
Vous, en prenant mes vers, timides et pudiques,
Qui tremblent au regard comme une feuille au vent;
Moi, l'hôte passager poursuivant mon voyage,
En osant réclamer le baiser pour mon gage,
Et pour y penser bien souvent!

Juillet 1843.

LES FRANCS.

LES FRANCS.

S'ils revenaient, les Francs, nos vieux pères barbares,
Avec leurs longs cheveux, et leurs vêtements rares,
Et leurs maigres coursiers qui broyaient les chemins,
Reconnaîtraient-ils donc les fils de leurs épouses,
Qu'ils berçaient dans un casque, au grand lit des pelouses,
Les Francs trapus aux larges mains ?

Où sont-ils, où sont-ils les guerriers sous les chênes,
Cueillant le gui sacré, pour les fêtes prochaines
Immoler au grand Dieu des captifs entassés ?
D'où vient qu'on n'entend plus murmurer sous les arbres?
Que les parvis de glaise ont pour seuils pris des marbres?
Que les dolmens sont dispersés ?

Et le plus jeune fils des vieux Francs ripuaires
Dirait : — Le temps n'est plus de vous suivre, ô nos pères !
La tête a pris le sang qui réchauffait le bras.
L'intelligence est l'arme où l'on trouve la force;
Et nous sommes la séve, et vous étiez l'écorce,
L'écorce qui ne produit pas ! —

Et les Francs à leur tour : — Taisez-vous, fils superbe !
Pour n'avoir plus de hutte à bien revêtir d'herbe,
De francisque sanglante au pommeau du coursier ;
Pour être doux et blancs, vêtus de laine tendre ;
Êtes-vous plus heureux ? plus calmes pour attendre
L'heure où la mort vous fait plier ?

Vous avez la matière en esclave soumise ;
Le fer vous tient lieu d'aile, et la vapeur de brise ;

Vous devancez l'Arabe, et bravez les éclairs;
La nuit vous allumez vingt soleils dans l'espace;
Et vous savez compter et dire l'heure où passe
Un monde voisin dans les airs.

La terre n'ayant plus de secrets qu'on lui prenne,
Vous fouillez dans vos cœurs, puits d'amour et de haine;
Et votre grand savoir fait pâlir vos désirs!
Mais vous aurez beau faire; et jamais votre envie
N'allongera d'un fil les trames de la vie,
Ni d'un rayon vos grands plaisirs!

Car l'humanité tourne. A sa base éternelle,
Dans la ronde des ans, si la trace est nouvelle,
Le grain qu'on y récolte est le même au moulin!
Toujours les grands espoirs, la déception grande;
Et dans un coin toujours la mort pâle et gourmande,
Léchant son ongle de sang plein!

Notre vie allait mieux par la guerre et les danses!
Sans livrer le courage aux grandes imprudences,

Sans suspendre nos jours aux éléments rivés,
Le crâne des vaincus nous mesurait l'ivresse,
La gloire vous altère à sa chaude caresse :
Nous, nous vivions; vous, vous rêvez !

Vous rêvez, vous rêvez d'inutiles chimères !
Vous dispersez votre âme en des routes amères ;
Et le travail rongeur vous dévore en un coin.
Vous voulez féconder la science inféconde.
Qu'importe qu'un éclair vous jette au bout du monde !
Marchez à pied, mais marchez loin ! —

Mai 1843.

A UNE ENFANT.

A UNE ENFANT.

Savez-vous déjà comme on prie,
Enfant, en croisant ses deux mains ?
Et comme à la vierge Marie
On dit : Veillez sur nos chemins ?

Sur votre joue au pli de neige,
Qu'on craint de fondre en un baiser,
Des beaux rires le gai cortége
Est encor loin de s'effacer !

Et vous ne savez pas, mignonne,
Quand on vous arrose d'amour,
Que les fleurs de votre couronne
Pourront se faner vite un jour.

Petite tête folle et blonde
Qui pleurez de finir vos jeux,
Vous ne savez pas qu'en ce monde
D'autres chagrins mouillent les yeux !

Comme le cerceau sur la grève
Que vous chassez en le frappant,
On court un jour après son rêve,
Qui fuit sans cesse en nous trompant.

Comme la balle au bond rapide
Que vous laissez tomber dans l'eau,
On jette au ciel son cœur avide ;
Le cœur va dévier là-haut.

Comme vos coquettes poupées,
On berce ses illusions;
Mais si vos robes sont fripées,
L'âme a perdu de ses rayons.

Ah ! jouez longtemps dans les herbes !
L'enfance est pure et son ciel beau.
L'homme a des horizons superbes ;
Mais pour voir il monte au tombeau !

Courez, ma gentille alouette,
Par les blés d'or et par les prés ;
Sous les rosiers courbez la tête
Dans les grands jardins diaprés !

Trop tôt viendra frapper sur l'aile
La raison froide aux grands ciseaux,
Pour couper la gaîté, ma belle,
Dans la cage des grands oiseaux.

En marchant à l'âge d'épreuve
Brisez des jouets en chemin ;
Et tachez votre robe neuve
D'un bonbon fondu dans la main!

Et quand le soir, sous le pied rose,
Vous foulez votre oreiller blanc ;
Quand, la prunelle demi-close,
Vous vous endormez en parlant ;

4

Enfant, oh ! quelquefois, par grâce,
Faites dans votre petit cœur
Pour nous tous une grande place,
Pour nous tous un abri vainqueur !

Et joignant vos mains potelées,
Priez la mère du bon Dieu,
Qui donne aux enfants des allées,
De doux gâteaux et du ciel bleu.

Priez-la d'une voix bien tendre,
Enfant, oh ! priez-la pour nous,
Qui sommes trop fiers pour apprendre
Comment on se met à genoux !

Priez pour qu'elle nous pardonne
L'infidélité de l'orgueil ;
Priez pour qu'un jour elle donne
Un peu d'espoir au froid cercueil !

Priez ! lorsque vous serez grande,
Peut-être ferez-vous aussi
Aux enfants la même demande,
Pour implorer la Vierge ainsi.

Dans vos ennuis qui viendront vite,
Puissiez-vous leur dire avec foi :
J'ai prié quand j'étais petite,
A votre tour priez pour moi !

Janvier 1843.

A DES AMIS.

A DES AMIS.

Vous m'avez reproché, mes sérieux artistes,
D'avoir des chants joyeux, quand les vôtres sont tristes;
De douter avec calme et de croire en riant;
De remuer l'idée avec un mot frivole,
Et d'attacher toujours, en grelot, ma parole
Au cou du vers insouciant!

Vous m'avez reproché, si j'ai compris vos plaintes,
D'avoir des doutes faux ou des piétés feintes,
Quand je raille le soir du jour où je priais;
Et quand tous nous partons pour des luttes superbes,
Au lieu de marcher droit, de jouer dans les herbes,
Et de m'avancer en biais :

— De quel nom, disiez-vous, veux-tu donc qu'on te nomme,
Homme aux gaîtés d'enfant, enfant aux rêves d'homme,
Cœur plein de défiance et plein d'illusions,
Qui ne sais pas creuser d'ornière dans ta voie;
Qui, vivant aux hasards d'une inconstante joie,
Vis dans les contradictions ?—

Et moi je vous réponds : —Je plains, je plains, mes frères,
L'âme faite de marbre, où nuls souffles contraires
N'abattent le matin l'édifice du soir;
Je plains l'homme de fer au cœur invariable.
S'il ne redoute pas les flots changeants du sable,
Il n'a pas de mirage à voir!

Et moi je vous réponds : — Dieu créa le poëte
Pour vibrer à tout vent, souffrir toute tempête.

Tourner vers tous les cieux, sur un axe pourtant ;
Pour répondre à tout cri qui jaillit dans l'espace ;
Et pour croire, en doutant de ce qui meurt et passe,
A Dieu seul, qui reste et l'attend.

Et moi je vous réponds : — J'ai dans l'âme entr'ouverte
Un champ semé de blé dont la moisson est verte;
Mais, parmi les épis, j'ai des bluets aussi;
Et vous savez, amis, que, quand on fait les gerbes,
Parfois ces belles fleurs se confondent aux herbes,
Et qu'on emporte tout ainsi!

J'ai dans l'âme une foi qui chante et qui rayonne.
Sous le ciel transparent son voile tourbillonne.
Au soleil de vingt ans échauffant ses amours,
Elle fait sa prière avec des pleurs de joie;
Et dans le flot limpide où son regard se noie,
Nage le prisme de ses jours.

Oh! paré de ma vie aux guirlandes frivoles,
Je fais des jours sensés avec des heures folles;

Etreignant l'avenir qui chante dans mes bras,
Sous la croix qui me luit avec gaîté je marche!
Si, m'exaltant encor, je danse devant l'arche,
Dieu, mes amis, ne m'en veut pas!

Décembre 1842.

LA MUSE LATINE.

LA MUSE LATINE.

Que diriez-vous, Virgile, âme de nos études,
Dont le tendre hexamètre errait aux solitudes;
Qui suiviez au gazon d'un œil mystérieux,
Le pas aérien d'une vierge des cieux?
Vous, le discret amant des nymphes demi-nues,
Qui leur chantiez tout bas des notes inconnues,
Et qui faisiez descendre, en écartant vos doigts,
Les clartés de Phœbé sous l'ombrage des bois!

Hélas! que diriez-vous, beau cygne de Mantoue,
Dont la muse aux yeux bleus a des lis sur la joue;
Vous, qui saviez verser, sous le hêtre étendu,
De limpides accords dans un roseau fendu?
Que diriez-vous, Virgile? et que dirait Horace,
Et Catulle, et tous ceux dont nous perdons la trace,
Si, comme au jour où Dante accueillit l'un de vous,
Grands hôtes, un matin, vous veniez parmi nous?
Que diraient le dactyle et le pesant spondée,
Eux qui ne prêtent plus leurs socles à l'idée?
Que diraient tous les mots qui finissent en US,
De se voir relégués à l'ombre du Gradus?
Que dirait Apollon sans lyre et sans Parnasse,
Dieu d'Homère, chassé par le grand Dieu du Tasse?
Que dirait le cortége aux lauriers olympiens,
S'il comparait tout bas nos poëtes aux siens?

. . . .

Nous avons tout changé, la pensée et le mètre;
Nous avons raccourci sa robe à l'hexamètre;
Et nous avons, jetant ses cothurnes poudreux,
Chaussé ses orteils blancs et coupé ses cheveux.
O la muse d'Énée à la voix de trompette!
O l'Euménide en feu que leur Juvénal fouette!

O la folle bacchante aux pampres éclatants,
Qui consumais Horace à des feux inconstants!
Amante de Lucrèce, au ventre sans ceinture,
Qui louais avec lui la superbe nature!
O chœurs des monts sacrés! nous vous avons perdus;
Et jamais à nos vœux vous ne serez rendus!
Nous ne saurions guider, sublimes théories,
Vos cortéges chantants à travers les prairies!
Car tout ce qui donnait à vos poëtes grands
Et le sens et le mot, nous trouve indifférents.
O Publius Maro! la dernière épopée
Fut par Napoléon écrite avec l'épée;
Encor suivait-il moins Virgile que Lucain!
Nous sommes retombés de l'emphase au mesquin.
Vos larges voluptés qui débordaient la terre,
S'éteignent aux glaçons de notre front austère;
Et Vénus, de son char délaissant les essieux,
Pour l'amour des humains ne quitte plus les cieux!
Les buveurs que Tibur endormait sous ses treilles,
Ont rétréci les bords de leurs coupes vermeilles.
Le falerne qu'Horace aimait à vendanger,
Dégénère dans l'eau qu'y mêle Béranger.
Les Grâces, relevant leurs robes sur les hanches,
Cachent dans les corsets montants leurs gorges blanches;

Et la libre nature, où notre œil se noyait,
Voile les nudités dont l'âme s'égayait;
Et nous travestissons, religion refaite,
Cupidon en don Juan, et Vénus en grisette!

Après tout, est-ce un mal? Pour être moins hardis,
Nos grands contemporains en sont-ils moins grandis?
Et les maîtres latins qui donnaient sous la nue,
D'audacieux baisers à la déesse nue,
Etaient-ils, dans l'ivresse où s'exaltaient leurs vœux,
Plus poëtes que nous, leurs pudiques neveux?
Allez! les vieux amants des sens et de la forme,
Que votre amour en paix sous les myrtes s'endorme!
Nous avons découvert un autre amour plus beau,
Qui ne se pourrit pas aux fraîcheurs du tombeau!
Si, brisant la patère, et renversant la table,
Nous avons déchiré les pourpres de la Fable,
Et fait passer l'éclair des pures visions
Sous les berceaux ombreux de vos Endymions;
Si nous n'élevons pas, timides que nous sommes!
Jusqu'aux divinités l'adultère des hommes;
Si nous avons perdu la curiosité
Qui vous faisait surprendre, à l'ardeur de l'été,

Diane reposant au bord de l'eau muette ;
Si nous avons les yeux plus au cœur qu'à la tête ;
Si notre poésie est un ange courbé,
Elle relève au moins d'un bras l'homme tombé ;
Et soit qu'elle respire ou le doute ou l'extase,
Toujours un sentiment parfume au fond le vase.
Pauvre enfant qui s'égare et qui trouve parfois
La lueur véritable en regardant la croix !
Elle sent, même aux jours de fièvre et d'ironie,
Qu'un levain généreux fermente en son génie.
De vos monts orgueilleux dédaignant l'horizon,
Elle prend humblement sa place à la maison ;
Se fait sœur et compagne, et parle à l'âme humaine,
Des mots d'âme joyeuse ou des mots d'âme en peine ;
Et conseillère intime, elle met sur le sein,
Interrogeant la vie, un doigt de médecin.
Enfin, elle n'a pas vos langueurs d'Italie ;
Mais elle a su trouver cette mélancolie
Qui donne un sceau pieux à son moindre feuillet,
Que pressentait Virgile et qu'Horace essayait.

Août 1843.

TRISTESSE.

TRISTESSE.

Hier, je vous ai vue, ô ma pâle amoureuse !
Et j'ai senti mon cœur qui tressaillait d'espoir.
Votre œil était humide et la bouche rêveuse :
Mon âme, qu'aviez-vous pour rêver hier soir ?

Sous le lisse bandeau qui ruisselait aux tempes,
L'arcade des sourcils se brisait au milieu ;
Et comme on vous croyait regardant des estampes,
Moi, votre ami, j'ai vu que vous pensiez à Dieu.

C'est bien d'avoir ainsi, sous la perle des fêtes,
Un penser sérieux : le ciel aime cela !
Et moi j'ai du mépris pour les femmes coquettes
Qui ne savent que rire ; et votre air me parla.

Que ce soit d'un regret; que ce soit d'une plainte ;
N'importe ! vous aviez un charme doux à voir.
Oh ! la joie est païenne, et la tristesse est sainte ;
Et triste, vous étiez comme une ange hier soir.

Rêvez toujours ainsi ; sur les fleurs de votre âme
Laissez cette rosée ineffable des pleurs ;
Car l'auréole est double au front de chaque femme,
D'un rayon de plaisir, d'un rayon de douleurs !

Mars 1843.

VOX IN DESERTO.

VOX IN DESERTO.

Leurs douze mois remplis de l'onde des journées,
Vers la mer éternelle où tout flot va mourir,
Lentement, à leur tour, s'avancent les années,
Soulevant des deux mains l'urne qui va tarir.

Alors, du lit grossi de ces nouvelles vagues,
Pour le pêcheur rêvant accroupi sur les bords,
Et qu'on nomme poëte, il vient des rumeurs vagues,
Des murmures grandis par des échos plus forts.

Lui, sait ce que veut dire, au courant des rafales,
Ce langage confus des flots entrecoupés;
Et chaque blanche écume en phrases inégales
Lui révèle un mystère où tous se sont trompés!

Chaque fois qu'au bassin de l'éternité vide
Dieu jette, ainsi qu'un vote, un grand chiffre d'airain;
Que la terre vieillit; et que janvier avide
Au sablier fatal vient remuer le grain;

Chaque fois que s'éteint et s'allume l'année,
Flambeau voilé souvent par l'humaine vapeur!
Le poëte debout, à la foule étonnée,
Doit commenter le siècle et le juger sans peur.

A ce pâle troupeau qu'on appelle les hommes,
Il doit distribuer sa parole en chemin;
Et des illusions ramassant les fantômes,
Au feu de sa raison les brûler d'une main!

Il doit, l'œil ébloui de sa lueur intime,
Comme un autre saint Jean prêcher les nations;
Eclairer le vainqueur; exhorter la victime;
Donner à tous le mot des révolutions!

Son cœur dans le silence, au fond des solitudes,
Doit caresser le vrai sous les formes du beau;
Et son regard percer, pour de grandes études,
Les clartés de la vie et l'ombre du tombeau!

C'est là sa rude tâche; et que nul ne s'y trompe!
Rêver, chanter l'amour et la fraîcheur des bois;
Promener sa pensée en une folle pompe,
C'est vouloir s'affranchir de nos humaines lois.

Car Dieu dit à chacun au jour de sa colère:
—La douleur vous enfante, et le travail vous prend.
Tous au même niveau je vous répands à terre:
Celui qui veut monter à mes yeux seul est grand! —

Quand chacun met son clou dans la nef gigantesque
Qu'agite sur les temps le souffle du Très-Haut;
Que le poëte y sculpte une divine fresque,
Et, sublime artisan, dresse son échafaud!

Qu'il ne s'excuse pas en disant à la foule:
— Je ne suis qu'un chanteur ambulant, mes amis,
Me laissant dériver au gré de l'eau qui coule,
Le front paré de fleurs et les yeux endormis. —

Car la foule ignorante et franche en sa rudesse
Répondrait au poëte, inutile gardien :
— Je travaille les jours, et les nuits, et sans cesse
J'abuse de ma force, et toi, tu ne fais rien !

S'il est vrai que le ciel peut t'éclairer, poëte,
Sois maudit ! car jamais tu ne m'as rien prédit ;
Et si tu ne peux pas déchiffrer la tempête,
J'atteste mes sueurs, fainéant, sois maudit ! —

Et le peuple aurait bien raison de les maudire,
Ces aligneurs de vers au troupeau mendiant,
Qui ne savent que mettre un peu d'or à leur lyre,
Bergers pour qui l'étoile est vaine à l'orient !

Car si des durs métiers le peuple tient la roue,
Le poëte en sa main reçut le sceptre en feu ;
Et c'est lui qui devrait, Moïse qu'on bafoue,
A travers le désert guider l'homme vers Dieu !

Juin 1843.

SONNET.

SONNET.

Ne vous étonnez pas, jeune fille inquiète,
De ces belles pâleurs qui vous viennent au front ;
De ces larmes d'ennui qui pèsent dans la tête ;
Des soupirs sous lesquels vos beaux rêves pliront.

A l'horizon du cœur laissez cette tempête !
Elle passera vite, et sans faire d'affront.
Quelquefois la nuit sombre annonce un jour de fête.
Les yeux tristes le soir, le lendemain riront.

Jeunes filles, l'amour qu'on sème dans votre âme,
Comme la fleur des champs, cette fleur de la femme,
A besoin, pour grandir, d'ouragan dans son ciel.

La pluie au printemps, c'est une larme à vos âges;
Et vous ne savez pas combien il faut d'orages
Pour mettre dans la fleur une goutte de miel !

Janvier 1843.

A MON AMI PITRE-CHEVALIER.

6

A MON AMI

PITRE-CHEVALIER.

Keit ha ma vézô buez enn ouno, va c'houn a vézô évit va brô.
Tant que la vie sera en moi, ma pensée sera pour mon pays.

Dans les chemins couverts de la vieille Armorique,
Sous l'aubépine en fleurs qui trahit les buissons;
Entre le grand écho du temple druidique,
Et le zéphyr rendant aux oiseaux leurs chansons;
Au chaume verdissant qui rit dans la clairière,
Aux membres de granit du Dieu des carrefours;
Sous le chêne épaissi par l'étreinte du lierre;
Près des horizons bleus que rejoint la frontière,
　　De l'Océan au pied des tours;

Dans les jardins ombreux et les immenses salles
Où sonnait l'éperon, quand les grands chevaliers
Rentraient vainqueurs, lassés des luttes féodales,
Secouant leur poussière au bas des escaliers;
Au mur noirci du temps, dans l'astre qui s'avance,
Et semble chaud encor des brasiers mal éteints;
A travers les *courtils*, où le dimanche on danse;
Dans l'herbe du tombeau qui regarde en silence
La petite église aux grands saints;

Partout, oh! n'est-ce pas, mon ami, mon poëte,
Votre fière Bretagne a, dans son air puissant,
Un pieux souvenir qui plane sur sa tête,
Et défend son passé des haches du présent?
En vain l'intelligence, à l'ardeur inféconde,
Défait l'œuvre de Dieu pour creuser ses sillons,
Pour que notre orgueil passe on perce en vain le monde;
L'insoucieux Breton garde sa veste ronde
Et ses sabots, dont nous rions!

Son soleil lui suffit; sa maison dans les herbes,
Son enfant qu'il baptise au flot de l'Océan;
Ses cheveux sur l'épaule et ses fêtes superbes,
Et l'abri, quand il pleut, sous le dolmen géant;

Le manoir qui, debout au fond de la vallée,
Lui jette en souriant un reflet du ciel bleu;
L'étoile blanche au front de la lune voilée;
Sa mère qui raconte en la lente veillée,
Et son vicaire du bon Dieu !...

Que lui faut-il de plus? l'âme ouverte et naïve,
Il s'endort sans regrets et s'éveille sans peur;
Et n'a pas fait encor murmurer dans l'eau vive
Qu'il boit de ses deux mains, le cri de la vapeur.
Il n'a pas de théâtre où l'on soit mal à l'aise
Pour entendre à grand'peine un chant d'impiété,
Mais dans ses beaux habits, les bras joints sur sa chaise,
Il adore, à genoux sur un parvis de glaise,
Le grand crucifix argenté !

Comme ses vêtements, son cœur est d'une étoffe
Qui résiste à l'orage et ne fait pas de plis;
Et n'ayant jamais vu ni lu de philosophe,
Il n'eut jamais d'ennui : tous ses jours sont remplis.
Le fantôme sacré des légendes pieuses
Vole autour de son front qu'incline encor la croix;

Et la faux qu'il suspend aux saisons pluvieuses,
Près des grands plats d'étain, au-dessus des fileuses,
Lui sert à défendre ses rois !

Oh ! dans ton grand pays qui berça des grands hommes,
Poëte, tu fais bien de t'isoler toujours ;
Puisqu'aux vains tourbillons des sentiers où nous sommes,
Tu ne pourrais garder tes loyales amours.
Nous tuons la patrie ; et la sainte frontière,
Qui faisait que la France était un lieu choisi,
S'efface sous les rails du coche humanitaire ;
Et la vapeur chez nous implante l'Angleterre,
Et la France n'est plus ici !

Toi, tu fais bien, ami, je t'applaudis dans l'âme,
Car tu n'as pas trahi le seuil des vieux parents ;
Car tu n'as pas soufflé sur l'héroïque flamme,
Ni, Breton déserteur, abandonné tes rangs.
Ta muse, sainte et fière, et gardant sur la bouche
Le baiser des adieux qui la faisait rêver,
S'en va, chaque printemps, demander qu'on la couche
Dans le grand lit de chêne où l'oreiller blanc touche
Le christ en plomb du bénitier !

Là-bas, près de la mer aux murmures sans nombre,
S'accoudant aux *menhirs*, égarés aux forêts;
Voyant se remuer tout le passé dans l'ombre,
Et des oiseaux bavards sur les fleurs des guérets,
Ta muse fait à Dieu cette prière unique :
—De vivre assez longtemps pour mettre au piédestal
Dans toute sa grandeur sa mère l'Armorique,
Que ton cœur sculpterait en un bloc granitique,
D'un ciseau pur et filial !

Eh bien, poursuis ton œuvre, et que Dieu t'accompagne !
Méprise les ingrats du haut de tes amours;
Car ton œuvre est bénie ; et ta douce Bretagne,
Quand tu retourneras y ranimer tes jours,
En choisissant les draps les plus blancs de l'armoire,
En séchant la sueur de ton front triomphant,
Te dira : —C'est assez travailler pour ma gloire;
Sur mon sein maternel qui garde la mémoire,
Repose-toi, mon cher enfant !

Juillet 1843.

A MADAME C***.

A MADAME C***

POUR LUI AVOIR TOURNÉ LE DOS DANS UN SALON.

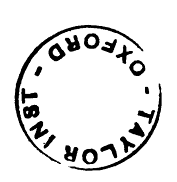
A qui montre le dos dans un salon, madame,
Ne dites rien ; et vous verrez
Si, dans vos jours mauvais, il regarde de l'âme,
Et se tourne quand vous pleurez !

Qu'importe que ce soit ou le dos ou la tête,
Dont vos yeux heurtent les contours ;
Pourvu qu'au centre, au cœur, vous trouviez un poëte
Parfois, mais un ami toujours !

Veuillez que l'on vous aime, et non qu'on vous salue :
Le rire est un pli sur la peau,
Et l'homme honnête qui s'incline à votre vue
N'a pas son cœur dans son chapeau !

22 mai 1843.

A UNE BLONDE.



A UNE BLONDE.

Jeune et blonde capricieuse,
Dont la bouche aujourd'hui rieuse,
Répandant les mots parfumés,
Demain sera triste et chagrine ;
Ne dites pas, ô la mutine !
Ne dites pas que vous m'aimez !

Ne dites pas, je vous en prie,
Qu'enfin vous êtes attendrie !

Ne dites pas, je le croirais,
Que votre cœur connaît ma peine;
Et que ton âme a, dans la mienne,
O ma beauté! lu mes secrets;

Car alors j'irais dans la vie
Gonflé d'une orgueilleuse envie,
Et les hommes me croiraient fou!
J'irais chercher, pauvre poëte,
Une auréole pour ta tête,
Et des diamants pour ton cou!

J'irais, comme un voleur sublime,
Montant à genoux toute cime,
Les doigts sanglants, le front meurtri,
J'irais dérober le génie,
Pour te payer en harmonie
De ce que tu m'aurais souri!

Mais, ton amour, si j'ose y croire,
Vaut plus qu'un nom, plus que la gloire,

Car ton amour est comme Dieu !
Il nous élève à de hauts faîtes,
On lui souscrit de grandes dettes ;
Mais pour payer on a trop peu !

Car ton amour serait mon trône.
Tu me mettrais une couronne,
En m'embrassant chaque matin ;
Et sur votre lèvre si tendre,
O madame ! j'irais apprendre
De mon royaume le destin !

Voilà pourquoi je vous supplie,
Sachant que votre cœur oublie,
De me répondre en vous moquant :
Et de ne point faire, madame,
Trop avant descendre en mon âme
Votre sourire provoquant !

Car demain vous auriez peut-être
Changé d'amour, changé de maître ;

Mais je n'aurais pas changé, moi ;
Et je mourrais, peine cruelle !
De ne pouvoir mourir, ma belle,
Plus tard de plaisir avec toi !

Février 1844.

A UNE JEUNE FILLE POËTE.

A UNE JEUNE FILLE POËTE.

Lasciate ogni speranza.
DANTE.

D'autres vous ont versé, jeune fille inspirée,
La louange à longs flots dans la phrase dorée;
D'autres vous ont prédit un splendide destin;
Et balançant votre âme au vent de leur parole,
Vous ont fait palpiter sous la vive auréole
Qu'ils agitaient dans le lointain!

Aussi je ne viens point, jeune reine flattée,
Ramasser une fleur qui, tant de fois jetée,

A perdu ses parfums les plus vrais, les plus doux !
Aussi n'attendez pas que mon vers vous couronne,
Ni que j'ajoute encore une marche à ce trône
Où tous fléchissent les genoux !

Non ; j'ai senti pour vous trop de pitié dans l'âme,
J'ai trop gémi tout bas du tourbillon de flamme
Qui vous brûlait au cœur de beaux rêves d'enfant,
Pour vous assujettir l'épine sur la tête,
Et pour vous consacrer au martyre, poëte,
Sur un échafaud triomphant.

Non ; je n'offrirai point de parure fatale ;
Et près des saints trépieds, courageuse vestale,
Je viendrai triste et seul pour vous prendre la main ;
Puis, vous montrant de loin la carrière poudreuse,
Je vous dirai : — Fuyez la vie aventureuse
Où l'amour n'a pas de chemin !

Fuyez-les, ces sentiers d'illusion sublime,
Tournant, sans y monter, vers l'invisible cime,

Qu'on rêve dans ses nuits d'insomnie et de feu;
D'où descendent en chœur de tendres harmonies,
Que voilent, en planant, les ailes des génies,
Sous l'éternel regard de Dieu!

Fuyez tous les penchants escarpés des montagnes
Où Sapho gémissait sans trouver de compagnes,
Où Corinne chantait, hélas! son dernier chant.
Fuyez les grands tapis de verdure et de mousse,
Où chacun s'est créé l'existence plus douce,
Où le soleil est sans couchant!

Fuyez les flots trompeurs qu'ombragent les vieux saules,
Rêveurs et caressants, courbés sur vos épaules,
Pour surprendre au passage un mot de vos secrets;
Fuyez tous les rosiers qui déchirent la robe,
Tous les serpents cachés que l'herbe nous dérobe,
Dans des prés verdoyants et frais!

Car vous ne savez pas quelle ceinture amère
Vous mettez sur vos reins, en quittant votre mère,

Voyageuse intrépide au généreux orgueil !
Les saints rayonnements dont le front s'illumine
Vous empêchent de voir, par delà la colline,
Le vallon de pleurs et de deuil.

Car vous ne savez pas que, pour garder la lyre,
Il faut avoir les doigts rongés par la satire,
Le visage taché de sarcasmes boueux ;
Il faut aller pieds nus, se heurter à la fange,
Et mêler une larme au pain de fiel qu'on mange,
En se voilant de ses cheveux !

Car vous ne savez pas qu'il faut, la tête haute,
Embrasser qui vous hait, et marcher côte à côte ;
Ramper sous le puissant et sur l'humble surgir ;
Farder à tout propos sa chanson et sa joue,
Nier ouvertement son ami qu'on bafoue,
Oublier qu'on a su rougir !

Il faut, quand l'âme est triste et du monde lassée,
Refouler ses ennuis au fond de sa pensée,

Et ne pas dire à tous qu'on a besoin d'aimer !
Il faut se faire glace, et, comme une statue,
Se laisser froidement palper dans une rue,
Lorsque l'on se sent consumer !

Il faut à tout venant parler de poésie,
Et laisser effeuiller sa riche fantaisie ;
Sourire au journaliste avec l'air engageant ;
Et pour un peu de gloire, hélas ! dont il est maître,
A ce tyran jaloux, parfois, il faut promettre
Encore plus que de l'argent !

Si vous bravez le monde, et si, dressant la tête,
Vous conservez les fleurs de femme et de poëte ;
Alors, pauvre martyre ! au bruit de cent sifflets,
Vous verrez mille mains se glissant sous votre aile,
Arracher la vertu qui s'y cachait fidèle,
Loin des regards méchants et laids !

Un homme se défend, au moins, quand on l'insulte,
Et son bras à l'honneur fait conserver un culte ;

Il bâtonne les chiens qui mordent ses talons;
Au spadassin hargneux il répond par l'épée;
Et sa plume au venin peut être aussi trempée,
Et ses ressentiments sont longs!

Mais la femme chancelle et sa haine est moins forte.
Elle a beau s'écrier et se plaindre; qu'importe,
Son front qu'on a sali ne se lave jamais!
On cherche un sens honteux à sa moindre parole;
Et l'on fait un stigmate avec son auréole,
Qui la consume désormais!

N'espérez plus, alors, pour la femme inspirée,
D'amour dans ses chagrins, de famille adorée,
Et d'époux caressant qui la bénisse au front;
Car elle languira flétrie et solitaire;
Et sa virginité, pour plusieurs un mystère,
Lui restera comme un affront!... —

Mais j'oublie, insensé! dans ma marche hardie,
Qu'il est de ces secrets que le cœur répudie,

Et qu'en s'y reposant le mot peut s'y ternir ;
Et qu'il est beau, d'ailleurs, jeune ou vieux, homme ou femme,
D'avoir de ces combats où l'on met toute l'âme
Aux prises avec l'avenir.

Eh bien, partez ! laissez ma triste rêverie.
Mais si pourtant un jour, vraiment je vous en prie,
Votre pied se heurtait contre un pied ennemi,
Alors rappelez-vous l'oracle de ma lyre ;
Et sachez que je viens seulement pour vous dire
Qu'il vous resterait un ami !

Novembre 1842.

VERS ÉCRITS

DANS UNE TAVERNE ALLEMANDE.

VERS ÉCRITS

DANS UNE TAVERNE ALLEMANDE.

Je n'aime pas la bière, et j'aime l'Allemagne!
J'aime son large Rhin qui brise la montagne;
J'aime ses fils rêveurs aux pas graves et lents;
J'aime sa valse leste, et j'aime ses vins blancs.
J'aime ses vieux clochers de Mayence à Cologne;
Et ses forts de granit, ongles que le temps rogne;
Et vers les soirs brumeux, j'aime les visions
Qui sur son front voilé promènent leurs rayons.

Près de Charlotte assise et de Werther qui pleure;
Auprès de Faust qui cherche un dieu dans sa demeure,
Et dont la main s'arrête en de mortels desseins,
Quand sa fenêtre s'ouvre aux cantiques des saints;
Près de ce grand savant que l'étude épouvante,
Et dont le cœur choisit Marguerite ignorante;
J'aime, dans les jardins que la lune blanchit,
Suivre la vierge dont la pureté fléchit,
Et qui demande aux fleurs que son caprice cueille,
L'espoir à savourer lentement, feuille à feuille!
Puis, quand Faust est parti, qu'elle prend son rouet;
Ou bien que, pâlissant du feu qu'elle avouait,
Elle porte à l'église, en croisant bien sa mante,
De profanes pensers dans sa gorge d'amante;
J'aime, à travers l'écho de cette douce voix,
Entendre un bruit lugubre étonner les grands bois;
Et sur les froids brouillards, dans le gris de l'espace,
Sur un coursier de feu voir Lénore qui passe,
Enveloppant l'amour mystique et timoré
Du tourbillon sanglant de l'amour effaré!

Puis quand tout dort au loin, sous la nuit qui retombe,
Marguerite au cachot, Lénore dans la tombe,

J'aime dans les forêts ce blasphème arrogant
Que Schiller allumait aux lèvres d'un brigand!
Et quand j'ai bien rempli mon âme qui s'effraie,
De ces bruits inconnus à la France trop gaie,
J'aime à me reposer près du calme des eaux,
Les jambes dans le Rhin, le front dans les roseaux!
Et puis je vois alors, panorama splendide!
Passer et repasser dans le miroir humide
Ces spectres éplorés du génie allemand,
Pâles de doute amer, pâles de sentiment;
Et je me questionne, et je dis à chaque ombre :
— Que l'Allemagne est belle avec sa fierté sombre,
Avec ce scepticisme éternel et profond,
Que Luther avait fait, que les livres refont;
Et qu'on peut bien aimer cette Allemagne austère,
Sans *culotter* de pipe et sans boire de bière!

Août 1843.

LE TRAPPISTE.

LE TRAPPISTE.

Frères, il faut mourir ! emplissez donc ma coupe.
Frères, il faut mourir ! prenons place au festin.
La vie est un coursier portant la mort en croupe ;
Franchissons au galop l'horizon incertain !

Frères, il faut mourir ! aimez-moi donc, madame.
Puisque notre oreiller se durcit au tombeau ;
Et puisque le corps s'use à revêtir notre âme ;
Puisqu'on n'a qu'un matin, que ce matin soit beau !

Frères, il faut mourir ! étourdissons la vie,
Et ne lui laissons pas le temps de regarder.
Puisque la nuit fait peur, que le jour fasse envie !
Si la mort est sans fond, à quoi bon la sonder ?

Frères, il faut mourir ! oublions donc cette heure
Où l'hôte impatient nous dira de partir.
Laissons la nappe mise au seuil de la demeure,
Pour en faire un linceul, frères, s'il faut mourir !

Août 1843.

A DES VOYAGEURS.

A DES VOYAGEURS.

Oh ! n'allez pas en Chine ! amis, bornez vos courses !
A tant passer de monts le pied saigne un beau jour ;
A tant les diviser on épuise ses sources ;
Et le cœur d'un touriste est touriste en amour.
On ne sait plus rester, on ne sait plus que faire,
Quand on a les regrets d'un soleil étranger ;
Et quand on a semé son âme par la terre,
Le sol natal, un point du vaste itinéraire,
Est trop petit pour nous loger !

Oh ! n'allez pas en Chine ! assis d'hier à peine,
N'allez pas reboucler la ceinture à vos reins ;
Quitter le port certain pour la mer incertaine,
Ni tenter le hasard, imprudents pèlerins !
N'allez pas fatiguer votre âme dès l'aurore,
A donner vainement son extase à l'exil.
Chassez la vision dont l'éclair vous dévore :
S'il n'est plus aujourd'hui rien que votre œil n'explore,
Demain que vous restera-t-il ?

Prenez bien garde, amis ! la vie est ainsi faite :
Jusqu'à vingt ans on rêve, et vous avez rêvé ;
Jusqu'à quarante on voit, on cherche, on interprète;
Jusqu'à soixante on pense ; et l'homme est arrivé !
Vous, moissonneurs hâtifs, dans votre matinée
Vous aurez donc tout vu, tout rêvé, tout cherché ;
Et les bras inactifs, et la tête inclinée,
Il vous faudra languir le tiers de la journée
Sur votre épi trop tôt fauché !

Que ferez-vous à l'ombre étroite des charmilles,
Dans le jardin coquet aux six pieds de gazon,
Vous qui verrez toujours l'Égypte aux brunes filles,
De son ardent désert brûler votre horizon ?

Déjà piétinant au retour d'un voyage,
Vous voulez repartir vers un but différent ;
Et vous ne voyez pas que votre âme s'engage
A porter sans repos et partout son bagage,
Comme l'éternel Juif errant ?

Non ; vous ne voyez pas que l'âme s'habitue,
Par les mers, par les monts, toujours à s'élever ;
Qu'elle cherche toujours sa patrie inconnue,
Et qu'elle s'éteindra pourtant sans la trouver.
Non ; vous ne voyez pas, imprudents que vous êtes !
Qu'on peut bien être heureux sans visiter Pékin ;
Et que la solitude a plus fait de poëtes
Que les flots tourmentés par l'aile des tempêtes,
Ou qu'un Chinois en palanquin !

N'allez donc point là-bas à travers tant de lieues,
Saluer des deux doigts un mandarin lettré,
Branlant sa tête chauve entre deux anses bleues,
Et buvant l'opium près d'un bassin doré !
N'allez pas parfumer ses mèches retroussées
Du flot mal avisé de vos alexandrins ;

Ou bien guettant le soir, sous l'auvent des croisées,
Les tout petits pieds blancs des femmes déchaussées,
Voir le pal menacer vos reins.

D'ailleurs, n'aimez pas tant à fréter le navire ;
Plus d'un que vous quittez pourrait s'en alarmer.
Blessé de vos départs, plus d'un pourrait vous dire :
—Est-ce qu'un cœur là-bas vous attend pour aimer ?
Avez-vous sous le ciel deux familles rivales ;
L'une vous appelant en fuyant par cent lieux,
L'autre moins fugitive aux ardeurs filiales ;
Toutes deux présidant par portions égales,
L'une aux retours, l'autre aux adieux ? —

Songez-y bien aussi ! le cosmopolitisme
— Pardon de ce grand mot que je crois opportun —
Est un vernis brillant qui dore l'égoïsme,
Et fait aimer vingt cieux sans en aimer aucun.
Voilà pourquoi je hais d'une haine profonde
Cette vapeur qui rend tant de gens ébahis ;
Mais qui, nous harcelant d'une aile furibonde,
Fera que pour patrie on rêvera le monde,
Mais qu'on n'aura plus son pays !

Septembre 1843.

MOLIÈRE.

MOLIÈRE.

Serum referet post fata triumphum.

I

Il est à l'horizon de la pensée humaine
De merveilleux sommets où l'âme nous entraîne;
Mais qu'on ne peut franchir, si l'on ne porte en soi,
Comme un phare éternel, le génie ou la foi!

Ces lointains vaporeux qui tentent notre audace,
Dieu vient les consacrer de sa sublime trace;

Et c'est là que visible aux Moïses hardis,
Sur un Sina brûlant il dicte ses avis.
C'est là que, tour à tour, à travers les orages,
Il se communiquait aux chantres des vieux âges;
Que le païen Homère et que Milton chrétien,
Aveugles inspirés tous deux, le voyaient bien;
Là que Dante au front morne allait prier dans l'ombre
Sa blanche Béatrix d'éclairer l'enfer sombre;
C'est là que Torquato, gémissant, exilé,
Glorifiait Solyme et le Christ envolé;
C'est là que Michel-Ange, à la rude paupière,
Détachait un rayon pour allumer la pierre;
Et que Raphaël, tendre à sa Fornarina,
Rêvait les doux contours qu'aux vierges il donna.

Poëtes inscrivant le poëme aux murailles,
Et grands sculpteurs d'idée aux puissantes entailles !
Que ce soit le crayon, la lyre ou le ciseau
Dont on fasse une offrande à l'idéal du beau;
C'est là toujours que l'homme entr'ouvre sa poitrine
A l'inspiration de l'haleine divine;
C'est là le nœud sacré du lien éternel,
Qui, comblant la distance, unit la terre au ciel !

Et ces Alpes de gloire où plane l'espérance
Ont servi bien souvent d'échos au nom de France;
Et parmi les penseurs agenouillés là-bas,
Oh ! bien des pèlerins français posent leurs pas !
Mais aucun n'a gardé, de ce lointain voyage,
De plus larges lueurs aux plis de son visage,
Que le profond Molière, éclairant ses chemins
De ce grave sourire où lisent les humains !

II

Quand tu t'en revenais, sublime misanthrope,
Dans l'étrange gaîté dont ton vers s'enveloppe,
De cette solitude où tu te recueillais,
Où du livre des cœurs tu tournais les feuillets;
N'est-ce pas que tes mots de sagesse infinie
N'étaient pas seulement les raisons du génie,
Et que tu répétais, ô grand contemplateur !
Les conseils révélés sur la sainte hauteur ?
N'est-ce pas, que parfois tu sentais dans ta tête,
Sous ton masque d'acteur, la flamme du prophète ?

Et que, quand tu foulais nos vices à tes pieds,
La scène se changeait en sublimes trépieds ?
Toi, l'honnête homme et Dieu, vous causiez face à face ;
Et, le cœur plein d'amour, le front plein de menace,
Sous la frivolité cachant la profondeur,
Tu paraphrasais Dieu d'un vers libre et frondeur.
Ton regard, qui raillait avec douce amertume,
Lançait, comme un éclair qui déchire la brume,
A travers les brouillards de la perversité,
Un jet éblouissant de mâle vérité ;
Et l'on était surpris, en te voyant paraître,
Du rire qui voilait ton grand courroux, ô maître !
Sous le fard de ta joie on sentait ton dédain.
C'était toujours Alceste en habit de Dandin ;
Toujours l'homme prenant la pauvre espèce humaine
En pitié bien souvent, et rarement en haine ;
Et faisant aux tréteaux où Scapin grimaçait,
Applaudir la vertu que ton vers grandissait !

O grand homme de bien, que la gloire marâtre,
Ainsi qu'en un calvaire, abreuvait au théâtre !
L'hémistiche brûlant qui te sortait du cœur,
A pu souvent ronger ta lèvre au coin moqueur ;

Les sautillants marquis qu'attrapait ta férule
Ont pu mordre souvent à ton talon d'Hercule;
Et souvent, l'âme ouverte à de mornes ennuis,
Tu vis loin du sommeil descendre bien des nuits!
Mais, quand tu dépouillais, histrion qu'on renomme,
Tes oripeaux d'acteur pour redevenir homme;
Et que, le front taché de sueur et de fard,
Tu quittais le public pour rejoindre Béjard,
—Tes amours toutes deux infidèles et chères!—
Quand, fouillant dans ton sein aux tristesses amères,
Seul avec ton génie, et le questionnant,
Déshabillant la gloire et palpant son néant,
Tu sentais, pauvre époux, hélas! pauvre poëte,
Le mépris amasser l'orage sur ta tête;
A chaque coup de fouet de ton vers glorieux,
Le venin bouillonner et te sauter aux yeux;
Et la brusque colère où riait ta franchise,
Faire rugir Tartufe et s'ameuter l'Église;
Oh! quand autour de toi tu voyais, par moments,
Monter ainsi le flot des sourds ressentiments;
Oh! n'est-ce pas, alors, courageuse victime,
Ta blanche probité, de sa lueur intime,
Au fond du sanctuaire où saignait ta vertu,
Réchauffait noblement ton espoir abattu;

Et tu te répétais que ta part dans la vie
N'était pas le bonheur, à toi, mais le génie !
Et que ta mission n'était pas seulement
De venir tous les soirs, sous un déguisement,
Tromper, au grand plaisir du parterre fantasque,
Epoux, père ou tuteur ; et, retournant ton masque,
Tendre humblement le dos au bâton de Scapin,
Selon Gautier Garguille et selon Turlupin !
Mais, qu'ayant avec toi la lumière trop forte,
Tu devais l'amoindrir pour l'homme qui s'emporte ;
Et dans ton vers joyeux, au refrain des chansons,
Sous le ballet qui saute arranger les leçons !
Qu'il fallait, courtisan, égayer de grimaces
Les sévères avis de tes belles audaces ;
Et pour qu'on te pardonne un chef-d'œuvre, ô mon Dieu !
Faire rire beaucoup en instruisant un peu !
Dédaignant de Boileau l'injuste remontrance,
A Tabarin sans honte associer Térence ;
Et laissant déchirer ton nom, que chacun mord,
Poursuivre jusqu'au bout la victoire ou la mort !

III

C'est un apostolat que ton rôle, ô Molière !
C'est une voix d'en haut qui t'ouvrit la carrière ;
Qui te fit traverser tant de sentiers mauvais
En te plaignant toujours, sans blasphémer jamais !
Sganarelle trompé, dont la flamme jalouse
Brûlait obstinément pour une indigne épouse,
Et qui pris les ardeurs de tes tendres tableaux,
A ce triste foyer où s'aigrissaient tes maux ;
Tu savais commander le sourire à ta fièvre,
Et renfermant ton cœur qui débordait ta lèvre,
Sous les yeux dévorants du parterre affamé,
Doucement tu parlais comme un amant aimé ;
Ou, si du Misanthrope empruntant le langage,
Tu venais gourmander Célimène volage,
Alceste seul grondait ; mais l'époux résigné
Cédait au comédien son regard indigné.
Et pourtant, cette main que donnait Célimène,
Tu la sentais frémir de dépit et de haine ;

Et la belle coquette avec qui tu jouais,
Avait de ton bonheur perdu tous les souhaits !
Si la gloire, du moins, autre folle maîtresse,
Eût rallumé l'espoir sous sa chaude caresse ;
Et si le grand poëte eût vengé le mari :
Mais comme ton amour ton nom était flétri.
Les Trissotins gonflés que harcelait ta plume,
Les bigots dont ta main déchirait le costume,
Et que tu faisais voir tous grelottants et nus ;
Les avares moqués, les bourgeois parvenus,
Des bons amis de cour la phalange servile ;
Tous ceux dont tu trempais l'image dans ta bile,
A tes pas acharnés te mordaient nuitamment,
Et flagellaient ton sein de leur dénigrement !

IV

Je sais bien que Louis, descendant de son trône,
Sur ton front prolongeait un peu de sa couronne ;
Qu'à sa table il faisait une place pour toi ;
Que ton enfant était le filleul du grand roi !

Mais ne payais-tu pas, ô martyr du génie!
Chèrement ces honneurs, dont l'éclat humilie?
Le superbe égoïste, après tout, qui savait
Sans pain le vieux Corneille, et presque sans chevet,
Pouvait bien protéger l'agréable poëte
Qui venait, en trois jours, lui parer une fête,
Et mettre tout l'Olympe à ses pieds pour choisir
Dans les amours des dieux un thème de plaisir,
Dont tu donnais ensuite, ô complaisant Molière!
A la reine le mot, le sens à la Vallière.
L'aumône qu'il faisait de sa faveur chez toi,
Il te la devait bien, n'est-ce pas? le grand roi.
Tu l'amusais, bouffon! ta riche fantaisie
A qui jetait de l'or rendait la poésie.
Mais, quand arriva l'heure où, soldat expirant,
Tu tombas sur la brèche et sans quitter ton rang;
Quand ton rire d'acteur commença l'agonie;
Quand pour linceul tu pris l'œuvre de ton génie,
Et que Dieu t'enleva, tout à coup, dans la nuit,
Sous le masque d'Argan et le visage enduit;
Quand tu t'en retournais au moissonneur austère
Porter tes lourds épis qui se séchaient à terre;
Que faisait-il, alors qu'on quêtait pour ton front
Une place où tu pus te coucher sans affront?

A peine si ta veuve, en invoquant ta cendre,
Du roi que tu flattais pouvait se faire entendre;
Et c'était en secret, avec quelques flambeaux!
Qu'on daignait te conduire à de mornes tombeaux.
Ta bière descendait dans l'âpre solitude,
Sous le poids de la mort et de l'ingratitude;
Et pas un vœu pourtant, pas un cierge à l'autel,
Quand notre plus grand homme allait monter au ciel!

V

Ah! tu raisonnais bien dans ta misanthropie,
Quand, passant dédaigneux sur cette foule impie,
D'un cœur noble et sans fard cherchant le simple arrêt,
Tu venais consulter ta bonne Laforest!
Son amour valait mieux, sans brûlante parole,
Que les pompeux égards d'un monarque frivole;
Et son rire joyeux et franc qui l'étouffait,
Signalait bien l'endroit où ton vers triomphait.
Si le coude appuyé, cherchant à te reprendre,
Elle hésitait parfois; aussitôt, sans attendre,

Tu retournais la page et tu disais tout bas :
— Oh ! le vers n'est pas bon, Laforest ne rit pas ! —
Tu savais par instinct qu'une sainte harmonie
Élevait sans effort la nature au génie;
Et que pour l'humble fille et l'artiste vainqueur,
Il était entre vous quelque chose, le cœur !
C'était le cœur à toi qui parlait par Clitandre;
C'était son cœur ému qui savait te comprendre;
Et l'habitude en vous avait joint lentement,
Fibre à fibre, vos cœurs au même sentiment.

Oh ! je la vois d'ici, son gros poing sur la hanche,
Retenant sous le bras le balai par le manche,
D'un air, qu'elle voudrait si bien rendre profond,
T'écouter immobile en lorgnant le plafond.
Elle lance au passage une œillade à Nicole,
Du bon monsieur Jourdain la servante si folle !
C'est vraiment une sœur établie au pays,
Que tu fais revenir à ses yeux ébahis !
Dorine aussi lui plaît; et la vieille regrette
De voir que Gros-René dépite Marinette.
Elle rencontre là, sans l'avoir bien cherché,
Le cénacle en jupons qu'elle trouve au marché.

Harpagon lui fait peur; car la grasse servante,
Des maisons où l'on jeûne eut toujours épouvante!
Et puis les médecins au grand chapeau pointu,
Non sans quelque remords, d'un air peu résolu,
Dérident son visage. Elle voudrait, ô maître!
Te voir les ménager, ou du moins le paraître.
Des médecins puissants la docte Faculté
Peut se venger un jour, tu l'aurais mérité.
Quant à monsieur Fleurant, à l'instrument vulgaire,
Elle en rit de bon cœur, et ne s'en voudra guère!
Mais elle plaint Dandin, et lève le sourcil,
Quand on chasse Tartufe et l'envoie en exil.
Tartufe! oh! c'est bien lui qu'elle entrevit en rêve,
L'hypocrite aux mots doux, dont l'œil vers Dieu se lève,
Qui glisse ses deux mains, et palpe insolemment
La dentelle en distrait et l'épaule en amant!
Tartufe! le venin caché dans la couleuvre;
Et Laforest criait : — Maître, c'est ton chef-d'œuvre! —
Et toi, le grand penseur au génie outragé,
Par l'humble Laforest tu te sentais vengé.
Vengé d'un anathème injuste et sacrilége!
Car des bigots masqués le ténébreux cortége
Oubliait, en armant contre toi le saint lieu,
Que toujours un poëte est un croyant de Dieu!

Ils ne comprenaient pas, ces gens que tu châties,
L'énigme où s'enroulaient tes folles comédies ;
Et, se sentant blesser, criaient à l'assassin,
Sans voir que tu blessais, mais comme un médecin !

VI

Ton rayon les brûlait. Ta poignante satire
Faisait hurler leur vice; et d'un fouet qui déchire,
Brisait en gambadant avec frivolité
Tout ce qui n'était pas fort de la vérité.
Et l'on te maudissait ; et chaque Célimène
Derrière l'éventail te vouait à la haine.
Tu voulais la franchise et le droit sentiment
Dans l'union des cœurs, ô pitoyable amant !
La prude Arsinoé, qui tendrement se moque,
Se pâmait pour un trait, dont le mot seul la choque ;
Et du vieux Gorgibus les filles au miroir
Te trouvaient homme rude et déplaisant à voir.
Barbare ! les railler du roman de Clélie ;
De la carte du Tendre où leur âme s'oublie !

Vouloir que, simplement, sous prétexte d'abus,
On les nomme Cathos, Madelon, Gorgibus!
De Philaminte encor le grand courroux s'allume.
Aux femmes disputer les livres et la plume,
Prétendre qu'une épouse aille, l'air triomphant,
Ne songer qu'au mari, n'aimer que son enfant!
La rejeter du ciel de la philosophie
Pour le matériel que son talent défie!
Tu sais comme on prenait, hardi réformateur,
Ces étranges leçons que donnait un acteur!
Et puis, après l'élan de colère mutine,
Derrière les fauteuils, se caressant la mine,
Les Philinte de cour et les tristes Fâcheux,
Quand tu les abordais te foudroyaient des yeux.
Oronte et son sonnet, Vadius, Mascarille,
Dandin, le pauvre époux, gendre de Sottenville;
Les médecins bernés dont le respect décroît;
Les chevaliers hautains qui te montraient du doigt,
Te trouvaient, pauvre auteur, d'une insolence extrême,
Et se résumaient tous dans leur : *tarte à la crème!*

VII

Mais toi, tu souriais; et leur tournant le dos,
Tu revenais rêver derrière tes rideaux!
Mais toi, qui prévoyais au delà des années,
Par les siècles futurs tes œuvres couronnées;
Tu marchais sans pâlir, tranquille et souverain,
Appuyé sur ta muse à la bouche d'airain.
Pour les mille dégoûts qui remplissaient ton âme,
Oh! que de visions d'une magique flamme
Venaient pendant tes nuits éblouir ton chevet!
Corneille était moins fier quand au Cid il rêvait!
L'hémistiche géant qui sortait de sa tête,
Comme le tien n'allait pas tenter de conquête.
Les drames qu'il prenait, ce grand homme, aux Romains,
N'avaient pas d'autre but qu'un battement de mains!
Mais toi, tu te faisais de ta rime une fronde,
Et seul, tu provoquais le Goliath du monde;
Et tu mettais d'avance à ce combat puissant
Tout ton bonheur en gage, et ton âme, et ton sang;

Et les entassements des haines de la terre
N'entravaient pas un jour ta puissante colère.
L'effrayante gaîté du sceptique à ton front,
Tu te dressais debout, et sans craindre d'affront.
Ton corps était malade, et tout ton cœur bien triste,
Mais tu n'en poursuivais pas moins ton œuvre, artiste.
Balayant les tréteaux et les ennoblissant,
Tu donnais au bouffon un vertueux accent;
Et partout, des grands coups de ta rude franchise,
Tu poursuivais l'abus, même jusqu'à l'église,
Te laissant volontiers par les prêtres damner,
Sûr que là-haut ton Dieu saurait te pardonner!
Les hommes comme toi ne sont pas d'une époque,
Ils sont de tous les temps. Qu'on rie et qu'on s'en moque!
Leur monument se fonde, et, malgré les vents, met
Le génie à sa base et la gloire au sommet!
Le vice pour toujours nous a rivé sa chaîne;
Il est un air vital pour la nature humaine,
Et celui qui, plus fort, le repousse du bras,
En le suivant partout, comme lui ne meurt pas!

Et toi, juge éternel des fautes éternelles,
Du passé jusqu'à nous ton nom étend ses ailes;

Tu touches au présent en sondant l'avenir,
Et ton règne ici-bas n'est pas près de finir !
Sur le pauvre cercueil que mendiait ta veuve
Nous avons couronné ton génie à l'épreuve ;
Et le grain qui tombait parmi les tourbillons,
Ballotté bien longtemps, a rempli les sillons!

VIII.

Molière, oh ! lève-toi ! regarde Sganarelle,
Ton valet inventif à la riche cervelle,
Qui gourmandait don Juan en aidant ses plaisirs;
Vois donc : c'est Figaro l'homme des doux loisirs!
De son père joyeux il a tout l'héritage,
La robe de docteur, au besoin le langage ;
Dans son allure vive il sait heurter toujours
La cassette qu'il brise au profit des amours.
Déjouant le calcul et couronnant l'audace,
Aux barbons amoureux il ne fait nulle grâce,
Et n'a pas oublié par quel événement
Le contrat du tuteur est signé par l'amant.

Bravant à tout propos le ciel et la fortune,
A la justice il garde une ancienne rancune,
Et jette à pleines mains, frondeur insoucieux,
Sa colère au pouvoir et sa malice aux vieux.
Les vieux résisteront; mais le pouvoir chancelle !
Figaro perd les grands dont riait Sganarelle;
Et le peuple, achevant la route où tu marchais,
Se sent jeune avec toi, fort avec Beaumarchais !
C'est ainsi qu'en nos cœurs les leçons des génies
S'unissent l'une à l'autre en grandes harmonies !
Que l'idée, arrêtée un beau jour en chemin,
Se perpétue, et passe ainsi de main en main;
C'est ainsi qu'un grand homme alimente la foule !
Qu'il vieillisse et qu'il meure, et que son char s'écroule;
Qu'importe ! car plus tard, levant l'oubli, le mort
Transfiguré se lève, et de son cercueil sort !

IX

Oh ! nous aurions besoin, dans les temps où nous sommes,
Que Molière revînt pour gourmander les hommes;

Et que son œil, fermé par d'implacables lois,
Sur nos fronts corrompus vînt s'égarer parfois!
Ah! nous aurions besoin souvent encore, ô maître!
De voir à l'horizon ton Alceste apparaître;
Car, hélas! les semblants d'amour et d'amitié
Que nous entretenons lui rendraient sa pitié.
Comme autrefois Philinte au premier fat qui passe,
Va presser les deux mains; on s'étouffe, on s'embrasse,
Parfois sans s'estimer, souvent quand on se hait!
Oronte ne lit plus seulement un sonnet;
Mais une tragédie, un drame à catastrophes,
Mais des vers sociaux, mais des sermons en strophes.
Pas d'écolier sorti la veille de son banc,
Qui n'ait un manuscrit à tendre en se courbant!
On est homme de bien, mais on n'ose le dire.
Célimène toujours trompe par son sourire;
Et l'amant qui lui fait l'offrande de son cœur,
Risque son avenir pour un billet moqueur.
Oh! ta pièce est d'hier. L'indignation forte
Qu'Alceste y vient répandre au besoin n'est pas morte,
Et ton vers palpitant vibre de vérité:
Mais c'est en vain qu'il vibre; il n'est pas écouté!

Et don Juan, que fait-il, le charmant infidèle?
N'aurait-il plus d'amour? n'aurait-il plus de belle?
Molière, celui-là qui rit de la vertu,
Abuse du bonheur, celui-là, le sais-tu?
C'est notre siècle, hélas! à la jalouse envie,
Épuisant de désirs, comme don Juan, sa vie;
Ne croyant plus à rien, n'ayant que du dégoût,
Et profanant la mort, et jouant avec tout.
Don Juan! le voyez-vous? c'est un ardent poëte
D'éclairs voluptueux galvanisant sa tête,
Et dans un chaud transport, près du gouffre béant,
Étreignant la matière en buvant au néant.
L'hypocrite don Juan, le don Juan qui, dans l'ombre,
Voit des spectres passer sur un nuage sombre,
C'est nous, qui parlons tous de désillusions.
Hélas! nous avons mis ton drame en actions,
Molière; et la statue au piédestal funeste,
Pourrait punir encor plus d'un don Juan qui reste.

A côté du sceptique insultant à l'autel,
Tartufe, le pauvre homme! à genoux pense au ciel;
Et plus encor, peut-être, abaissant son audace,
Dans le monde réel à quelque bonne place.

Car aux vices du tien nous avons ajouté ;
Et comme notre foi n'a plus de majesté,
Tartufe le bigot a changé son allure,
Et c'est vers le pouvoir que son âme murmure !
Oh ! quand d'un trait puissant tu nous le dépeignais,
Tel qu'en ton noble cœur, maître, tu le voyais,
Tu savais qu'à jamais au pilori du monde
Tu riverais Tartufe ; et que ton vers qui gronde,
Sur son front renversé ferait luire à jamais
L'auréole honteuse où tu le renfermais !

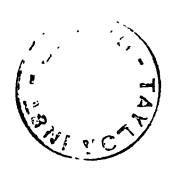
Ah ! si tu revenais, je te le dis encore,
Tu trouverais toujours le vice près d'éclore ;
Toujours le ridicule et la honte au foyer ;
Les femmes se trempant les doigts dans l'encrier ;
Vadius ignorant qui juge et qui décrète ;
Agnès devinant tout ; et la douce Henriette
Habile aux auteurs grecs ; les bourgeois enrichis,
Se faisant recevoir partout *mamamouchis ;*
Les savants que ton rire emplissait de colère,
Cherchant toujours leur mot et fouillant le mystère,
Et pour être un peu plus sérieux qu'autrefois,
N'en connaissant pas mieux l'univers ni ses lois !

X

Mais, si tu revenais les bras sur la poitrine,
Rêvant à l'âme humaine, en parlant à Dorine,
Tu n'aurais plus, oh ! non, tant de flots à passer,
Pour atteindre ton but, tant de haine à percer !
Car il est, vois-tu bien, une jeunesse fière,
Qui ne croit plus à Dieu, mais qui croit à Molière ;
Des enfants qu'a vieillis le doute avec l'ennui,
Qui, tristes comme toi, te cherchent dans leur nuit,
Et voilent, accablés des longueurs de leur vie,
Leur désenchantement de ta misanthropie !
Car il est dans notre âme, où tout bien se confond,
Une voix qui résiste et nous remue au fond :
C'est la voix des beaux vers et des grandes idées !
Les générations froides et mal guidées,
Ont, dernière ancre mise à leur dernier vaisseau,
Encor de la ferveur dans le culte du beau.
Car nous avons toujours, Français jaloux de gloire,
A défaut de vertus au moins de la mémoire !
Si nous compromettons par oubli l'avenir,
Nous ne trahissons pas du moins le souvenir ;

Et nous redemandons à travers tout orage,
L'empereur à l'exil et Molière à l'outrage.
Va! les temps sont passés de redouter l'oubli.
Tout grand homme chez nous a son culte établi.
Et puisque, hélas! le siècle où brilla ton génie,
A fermé son oreille à ta sainte agonie;
Puisque ton nom, resté debout sur les débris,
N'avait pas un autel élevé dans Paris;
Scapin au front joyeux, à l'âme taciturne,
Puisque aucun laurier d'or ne décorait ton urne;
O Molière! c'est nous qui viendrons, prosternés,
Te rendre tout l'encens gardé par nos aînés!
C'est nous, les héritiers jaloux de tes merveilles,
Qui, le soir, passerons près du coin où tu veilles;
Et te voyant rêver au seuil de ta maison,
Élèverons l'extase à ta haute raison!
C'est nous tous, aspirant aux lueurs éternelles,
Qui de nos vers pieux rapprocherons les ailes,
Et sous leur ombre douce allumant un flambeau,
Te ferons dans notre âme un glorieux tombeau!

Avril 1843.



A DE JEUNES DEMOISELLES.

A DE JEUNES DEMOISELLES.

C'est vrai : j'avais promis, j'en ai bonne mémoire,
De beaux vers habillés de satin et de moire,
Avec un air coquet et des cheveux lissés,
Pour les faire danser deux à deux sur la mousse,
A l'orchestre charmant de votre gaîté douce,
Et mollement entrelacés !

Mais les vers sont mutins, mes jeunes demoiselles !
Quand je veux les saisir par la taille ou les ailes,

Toujours, j'en suis honteux, ils s'envolent bien loin ;
Et j'ai beau leur parler, comme d'un fruit qui tente,
De votre souvenir, dont l'âme se contente ;
Ils restent muets dans un coin.

Un jour, j'ai fait ma voix plus sévère et plus forte,
Et sur tous ces mutins barricadant ma porte :
— Mes vers, leur ai-je dit, écoutez un instant !
Vous ne sortirez point que chacun sur sa tête
Ne m'ait laissé poser, pour une grande fête,
Des couronnes que l'on attend.—

Et, comme j'ajoutais vos noms à l'écho tendre,
Je les vis sourciller. Alors je pus comprendre
Pourquoi mes vers n'osaient aller chanter vers vous.
C'est que votre beauté bravait leur fantaisie ;
Que vos yeux sont plus doux que toute poésie,
Et que mes vers étaient jaloux !

Aussi je leur ai dit : — Dans vos rimes trop folles,
Puisque vous n'avez point d'assez belles paroles,

Cachez-vous des deux mains dans l'ombre de mon cœur! —
Et je vous dis à vous : — Mes jeunes demoiselles,
Si mes vers sont trop laids, vos bouches sont trop belles
Pour que j'en veuille un ris moqueur. —

Mai 1843.

A MARGUERITE.

A MARGUERITE.

. . . Enfant, que la prédiction de cette fleur soit pour toi l'oracle des dieux!..

GOETHE, *Faust*.

Vous avez un beau nom, ma douce Marguerite!
Un nom de reine, enfant, un nom de fleur d'amour,
Qu'entre ses doigts tremblants l'espoir effeuille vite;
Dont l'oracle souvent s'irrite,
Et souvent fait rêver le bonheur tout un jour!

Un nom, qu'un vieux rêveur allemand, dans sa tête,
Pendant les longues nuits, caressa bien des fois;

Un nom qu'il emplissait de tendresse inquiète;
Un nom béni du grand poëte;
Car un poëte, enfant, consacre avec sa voix!

Quand vous serez bien grande, et que vous aurez l'âge
De deviner le mot qu'on dérobe à l'enfant;
De comprendre un regard, de sentir au corsage
Quelque désir de vierge sage
Venir battre le cœur qu'une écharpe défend;

Quand vous serez rêveuse auprès de votre mère;
Quand, la voyant le soir vous presser dans ses bras,
Vous sentirez en vous qu'il est sur cette terre
Un étrange, mais doux mystère,
Que votre mère sait, que vous ne savez pas;

Quand, le jour, accoudée au bord de la fenêtre,
Et regardant le ciel au grand océan bleu,
Vous vous élancerez, dans l'ardeur de connaître
Ce que fait là-haut ce bon maître
Qui bénit les enfants, et que l'on nomme Dieu;

Quand fermant brusquement, par une fantaisie,
Le livre aux doux récits qui vous faisait pleurer,
Et répétant les mots dont votre âme est saisie,
    Vous chercherez la poésie
Comme un ami qui sait ce qu'on peut désirer ;

Alors, ô Marguerite ! on vous dira sans doute,
Et demandez-le bien si l'on ne le dit pas,
Quel sens est dans la fleur que l'on effeuille toute ;
    Pourquoi l'on sème sur sa route
Ces pétales d'argent que l'on compte tout bas !

Car vous serez alors, ma Marguerite blonde,
Dans le temps difficile où l'on se fait aimer,
Où l'on sent dans le cœur une larme profonde
    Que l'on dérobe à tout le monde,
Qui brûle, et dont pourtant l'on se veut consumer.

Un jour vous saurez tout en vous levant, ma belle :
La veille, dans un bal, sous de joyeux lambris,
Un beau danseur tremblant qui dit : Mademoiselle !

Et vite abaisse sa prunelle,
Sans ajouter un mot vous aura tout appris !

Alors vous comprendrez, par un instinct sublime,
Pourquoi Goëthe avait mis des fleurs dans la maison
Où filait Marguerite, innocente victime,
Qui de l'amour se fit un crime,
Et tua d'un seul coup son fils et sa raison !

Vous saurez quelle voix lui parlait dans l'église,
Quand son cœur n'avait plus d'innocence à garder,
Que l'orgue lui jetait une plainte indécise,
Et qu'elle retombait assise
Près de l'ange fatal qui venait l'obséder !

Et près de votre mère, à ce récit étrange,
Loin des regards de Faust dont l'amour peut ternir,
Vous berçant dans le pli d'un songe que l'or frange,
Causant avec votre bon ange,
Et mieux que l'Allemande au pâle souvenir,

Vous aurez le secret de votre beau baptême ;
Et fermant la pensée aux rêves importuns ,
Vous saurez conserver, Marguerite qu'on aime,
    En un odorant diadème,
Femme, votre amour pur, et fleur, tous vos parfums !

Décembre 1843.

A MADAME ***.

A MADAME ***.

J'ai regretté souvent de n'avoir point, madame,
Un gentil page au manteau court,
Pour vous chanter l'aveu d'une éternelle flamme,
Dans la sérénade, au grand jour!

J'ai regretté les plis de l'écharpe pendante
Sur la balustre d'un balcon,
Et le bracelet d'or qu'on agrafe à l'amante
Dans la poursuite du faucon!

Je n'aurais pas besoin, par un moyen vulgaire,
D'expédier mon sentiment;
Et de mettre à la poste, avec timbre ordinaire,
Mon amour sublime et charmant !

Je dirais à mon page : — Allons, porte à ma belle
Ces mots du cœur dans du satin ! —
Et, chevalier courtois, à la beauté fidèle,
J'aurais vos chiffres sur mon sein !

Mais, las ! nous n'avons plus de pourpoint avec dague,
De gentil page au frais minois;
Et la réalité chaque jour nous élague
La poésie entre les doigts.

Au coin du feu l'amour a roussi ses deux ailes.
L'homme le plus ardent chez nous
Doit, par précaution, détendre ses bretelles
Avant de tomber à genoux.

Aussi, j'ai résolu, par un galant scrupule
Que vous approuverez tout bas,
Puisque l'on ne peut être amant sans ridicule,
D'aimer, de ne le dire pas !

Je n'avoûrai donc pas, madame, votre empire ;
Mais si pourtant, pour m'éprouver,
Vous cherchiez dans mon cœur, je n'oserais rien dire,
Mais je vous laisserais trouver.

Janvier 1843.

UN RAYON SUR LES TOITS.

UN RAYON SUR LES TOITS.

Ce matin la nature a des coquetteries,
Et ses larmes d'hier ce matin sont taries.
Saint-Sulpice, qui met une chape en vermeil,
Par de frais tintements dit bonjour au soleil.
Le ciel entre les tours sourit au télégraphe;
Et là-bas, la mansarde où le corset s'agrafe,
Entr'ouvre avec gaîté son petit rideau blanc,
Et laisse entrer le jour timide et chancelant.

Le réséda fleuri que la carafe arrose,
Ombrage le grand verre où s'étale une rose;
Et la cage où l'oiseau babille en se baignant,
Et le chat qui se roule en vous égratignant,
Reprennent, bons amis, leur place à la croisée;
Et la dame du lieu, de sa bouche rosée,
Rend sans trop de façons un baiser au voisin,
Qui lui fait sur le mur son portrait au fusain.
Tout s'éveille et tout chante au quartier des gouttières.
Les longs volubilis qui gardent les frontières,
Laissent, en s'écartant, de ces petits états
Sortir bien des refrains qui ne s'accordent pas.
C'est le sentimental couplet de la grisette,
Qui se plaint de l'amour sur un air de musette;
Ce sont les *ut* vibrants d'anonymes ténors,
Dont les poumons hardis ajoutent aux accords;
C'est la petite voix de la fille modeste,
Qui chante à son vieux père en recousant sa veste;
C'est le vieux père aussi, fort sur son Béranger,
Qui chante l'empereur et maudit l'étranger!
C'est partout un concert plein de notes mêlées,
Qui monte vers le ciel par joyeuse volées;
C'est le salut de l'homme et celui du pinson!
C'est fête à la mansarde et fête à la maison!

C'est la joie, aux premiers étages inconnue,
Qu'on prend à même au ciel et qu'on jette à la rue.
Et ce bonheur du pauvre au Seigneur coûte peu,
Un rayon de soleil à travers le ciel bleu !

Chantez, les beaux enfants ! chantez, les ouvrières !
Chantez, les vétérans ! chantez, les vieilles mères !
Car l'aurore est superbe, et Dieu même a pris soin
De vous faire ce jour qu'il regarde d'un coin !
Chantez, pauvres amis que le travail rend pâles !
Le chant refoule au cœur les paroles fatales,
Et donne un grand trésor à toute pauvreté :
Le trésor de la paix, l'argent de la gaîté !
Ne maudissez jamais le riche qui s'exalte,
Vous faites comme lui, pour quelques instants, halte.
Sa tente a de la pourpre et la vôtre un haillon,
Qu'importe ! Dieu nous prend tous sans illusion.
Laissez venir le temps des justices sereines,
Où les filles du pauvre au ciel seront des reines ;
Pourvu que le travail, diligent et penché,
Ait, abritant leur âme, écarté le péché !
Laissez venir le jour des pieux équilibres,
Où tous les enchaînés d'ici-bas seront libres ;

Où chacun trouvera, sans peines, sans ennuis,
Un pain blanc sur sa table, un ange dans ses nuits !
Où, dans de beaux pays, sous des clartés superbes,
Les artisans joyeux chanteront par les herbes,
N'ayant d'autre souci que d'élever le soir
Leur prière vers Dieu, comme un pur encensoir !
Tout ce que cette terre impitoyable et sourde
Vous donnait, rarement, pour une somme lourde,
Enfants, dans cette vie ouverte à l'indigent,
Vous l'aurez pour un vœu, vous l'aurez sans argent ;
Et les petits bonheurs qu'abritait la mansarde,
Pour vous les augmenter Dieu là-haut vous les garde.
Ainsi chacun aura, sous un calme horizon,
Des fleurs à surveiller en chantant sa chanson ;
Chacun aura sa cage à sa fenêtre ouverte,
Avec un oiseau dont nul chat ne veut la perte ;
Et chacun, en allant par le ciel promener,
Aura sa belle épouse au bras pour l'entraîner.
Plus de haut escalier qui fatigue l'haleine !
Des anges aideront à s'élever sans peine.
D'ailleurs, on n'aura pas sa chambre sous les toits ;
Pas de loyer surtout à payer tous les mois ;
Car le Seigneur, amis, est bon propriétaire,
Il nous donne beaucoup et ne demande guère !

Jeunes filles, là-haut, dans un repos si doux,
Plus de travail ingrat qu'on paye avec des sous !
Les robes vous viendront au tiroir toutes faites,
Vous n'aurez qu'à les prendre à chaque jour de fêtes.
Pas de vilain miroir, qui, rarement entier,
Ne puisse vous servir ou vous montre à moitié ;
Mais dans des cadres faits avec des ailes bleues,
Des glaces sans défaut larges de plusieurs lieues.
Pas de chaises en paille, et pas de dur chevet !
Les anges donneront leurs plumes pour duvet
A de beaux oreillers de dentelle et de soie !
Enfin tous les trésors de parure et de joie
Qu'à vos plafonds penchés vos yeux cherchent souvent,
Tandis que sur vos toits marche à grands pas le vent !

Chantez donc, puisque Dieu vous fait l'aurore belle,
Puisqu'il tourne vers vous le feu de sa prunelle ;
Chantez, puisque la brise, en parfumant les cieux,
Entr'ouvre d'un baiser les longs cils de vos yeux !

Et le chant suspendu repart de la mansarde.
Et voilà que mon œil qui se lève, et regarde,

Voit poindre deux seins blancs qui, mal pris au corset,
Menacent d'en sortir si l'enfant se baissait;
Et la belle, oubliant de se couvrir l'épaule,
Vide l'eau de sa cruche à sa rivière en tôle,
Et peigne, en se cherchant dans un carreau brisé,
Ses cheveux blonds qu'attend un bonnet frais plissé;
Et les volubilis balancent sur la rue
Leurs clochettes sans bruit, des couleurs de la nue;
Et d'étage en étage, ainsi que le réveil,
Descendent les chansons quand monte le soleil!
Et j'entends mon portier qui lutine sa femme,
—Vénérable Thisbé dont il est le Pyrame! —
Et j'admire, en riant des rires que je vois,
Tout le bonheur qu'allume un rayon sur les toits!

Août 1843.

VENUS VICTRIX.

VENUS VICTRIX.

Que ton amour passe ou demeure,
Que ton cœur se plaise à changer;
Qu'il m'aime un jour, qu'il m'aime une heure,
Vois-tu, je n'y veux pas songer.

D'abord, mets ta lèvre à la mienne,
Ce soir le monde est dans ton sein ;
Et puis, que demain l'oubli vienne
M'ôter, s'il veut, ton traversin !

Pourvu que ce soir je te couche,
Ma grande enfant, de mes deux bras,
Demain, si tu veux, sois farouche,
Demain je ne m'en plaindrai pas !

Vois-tu ! c'est tristesse et misère
Que d'échanger un long serment;
Et c'est que l'on ne s'aime guère
Quand on veut s'aimer ardemment !

L'amour nous vient sans qu'on y pense,
Et comme il vient s'évanouit;
C'est un souffle qui nous balance,
C'est un feu qui nous éblouit;

Et l'on ne peut pas plus lui dire :
— Beau fruit, ne sois jamais gâté !
Qu'on n'ordonne au flot qui soupire
De ne point tarir dans l'été !

Aimons-nous, aimons-nous, ma belle,
Ce soir d'abord; et nous verrons
Si, demain, l'amour porte une aile !
Qui sait, d'ailleurs, où nous serons ?

Demain n'a rien que je pressente,
Alors pourquoi le regarder ?
Ce soir ta joue est éclatante,
Demain tu pourrais la farder.

Que ma coupe aujourd'hui soit pleine,
J'y mets la lèvre avec le cœur,
Sans m'informer si, dans la plaine,
Demain mûrit d'autre liqueur !

Quand tu moissonnes des corbeilles,
Enfant, en y plongeant la main,
Sais-tu si les roses vermeilles
Pour toi refleuriront demain ?

Va ! tu fais bien quand tu dépêches
Ta moisson douce dans les prés ;
Un jour met le ver dans les pêches,
Un jour ternit les fruits dorés !

Va ! tu fais bien ! l'ivresse est chaude,
Ne la laissons pas refroidir !
Une fleur vaut une émeraude,
On la cueille sans la polir !

Va ! tu fais bien ! car dans la vie
Tant de cailloux font trébucher,
Que souvent la joie est ravie
Avant qu'on ait pu la toucher.

Oublions donc, ô ma charmante !
L'avenir au tableau noirci ;
Et dressons aujourd'hui la tente,
Puisqu'il fait bon ce soir ici !

Viens donc ! car la joie étincelle
Ce soir dans mon cœur enivré !
Demain, peut-être ma prunelle
S'éteindrait pour avoir pleuré !

Ne promets pas, folle maîtresse,
Plus que je ne prétends de toi ;
Ce que dit le nœud d'une tresse
Est plus éloquent que ta foi !

Ne jure pas ! un serment s'use ;
Les baisers font des bruits plus doux !
Et rarement l'homme s'abuse
Quand son rêve est sur ses genoux.

Les paroles sont des causeuses
Qui nous font perdre les instants ;
Et quand les voix sont paresseuses,
C'est que les désirs sont contents.

D'ailleurs, l'or de toute promesse
Finit par se changer en plomb ;
Et quand on veut s'aimer sans cesse,
On ne sait pas que c'est bien long !

L'éternité ! c'est monotone ;
Dieu la donne en punition.
Que notre amour soit sans automne,
Mais qu'il brille d'un chaud rayon !

Une minute bien remplie
Au cadran de l'humanité
Vaut cent ans de mélancolie !
On ne compte pas la gaîté !

Puisque l'esprit chancelle et doute,
Et puisque l'homme n'est pas sûr ;
Qu'on ne voit pas où va la route,
Qu'on ne voit pas derrière un mur ;

Puisque après tout les prophéties
Nous annoncent, d'un ton certain,
La fin de nos péripéties,
Peut-être pour demain matin !

Que le monde, par la secousse
Qui décrochera le soleil,
Doit tomber, sous Dieu qui le pousse,
Dans une nuit, mais sans réveil ;

Et que je ne sais pas, ma chère,
Quand je te parle en ce moment,
Si dans une heure notre terre
Pourra porter un seul amant ;

Et que la mort peut nous surprendre
Dans le repos de deux baisers ;
Ce soir, je veux du moins l'attendre
Près de ton cœur aux doux pensers !

Car, vois-tu ! souvent une alcôve
Vaut mieux qu'un confessionnal ;
Et souvent un grand amour sauve
De l'impénitence et du mal !

Aimons donc, ô ma catholique !
De notre amour le plus ardent ;
Et que mon rêve de mystique
Se brise à l'émail de ta dent !

Aimons, comme on épuise un vase,
Sans vouloir en garder un peu !
On trouve l'amour dans l'extase,
Mais dans l'amour on trouve Dieu !

Juillet 1843.

A UNE VENDÉENNE.

A UNE VENDÉENNE.

L'homme s'agite, mais Dieu le mène.
FÉNÉLON.

I

Ne me demandez pas, l'ardente Vendéenne,
Ce que j'ai pour nos rois ou d'amour ou de haine :
Je n'en sais rien, en vérité !
Que m'importent les rois ; pourvu que dans ma route
Un œil de femme luise, et qu'aux heures de doute
Un ami reste à mon côté !

Que m'importent les rois, Henri Cinq ou Philippe,
L'homme de la révolte et l'homme du principe,
Rois tombés ou rois chancelants !
Tout cela fait-il donc le bonheur, ô madame?
Tout cela donne-t-il plus de jours à notre âme,
A nos fronts moins de cheveux blancs?

Quand vient l'heure suprême, a-t-on plus d'innocence?
Est-on, à ce moment, moins lourd dans la balance,
Pour un ruban qu'on aura mis?
L'âme a des actions, et n'a pas de cocarde.
Ce n'est pas au drapeau que Dieu cherche et regarde
Parmi les hommes, ses amis.

Laissons les royautés, ces visions splendides,
Sur les fronts imprudents passer avec des rides !
Soyons moins jaloux qu'effrayés.
Les trônes sont des monts au bord de solitudes ;
La brise passe aux pieds, mais les tempêtes rudes
Heurtent leurs sommets foudroyés !

Et qu'avons-nous besoin, perdus dans les vallées,
Pour mûrir nos moissons des lueurs exilées

Qui rayonnent sur ces hauts lieux !
Qu'avons-nous donc besoin, insensés que nous sommes !
De nous inquiéter, nous autres pauvres hommes,
De tous ces hommes demi-dieux !

Leurs affaires là-haut ne sont pas nos affaires.
Isolés dans le monde, ils ne sont pas nos frères,
Ni nos amis, ni nos parents :
Ce sont des instruments que Dieu permet ou donne.
Et quand l'œuvre se fait, qu'importe la personne !
Tous les noms sont indifférents !

Et puisqu'un maître, auquel nul d'eux ne se dérobe,
Suit leur ambition remuant sur le globe,
Et qu'il les tient tous dans sa main ;
Passons le peu de temps que le Seigneur nous laisse,
A joindre deux repos, l'enfance et la vieillesse,
Par un frais et calme chemin !

N'aigrissons pas nos cœurs dans leurs tracasseries.
Les rois font les drapeaux, ne font point les patries.

Aimons la France, voilà tout !
Puis, que les trois couleurs brillent, ou l'oriflamme,
Marchons avec l'amour et la gloire dans l'âme,
Vers Dieu, que chacun trouve au bout !

II

Je sais bien que je froisse en vous des choses saintes,
Que votre foi n'est pas calcul d'opinion ;
Que vous faites, veillant aux royautés éteintes,
De votre drapeau blanc une religion.

Je sais, la Vendéenne, oh ! je sais vos pensées.
Ce n'est pas seulement un roi que vous rêvez :
C'est l'honneur rallumé dans les âmes blasées,
Ce sont tous les autels des vertus relevés !

Ah ! ce que vous voulez, c'est la France plus forte,
Les jeunes plus fervents, les vieux moins consternés,
L'ambition soumise au devoir qui l'emporte,
Les peuples plus aimants, les rois moins profanés !

Ah ! ce que vous voulez, c'est une ère féconde
Qui brise le veau d'or sous lequel nous plions ;
Qui nous remette au pas, rende la France au monde,
Et le monde au Seigneur, qu'hélas ! nous oublions !

Voyant ce que l'on fait, votre cœur s'inquiète,
Et demande pourquoi les vaincus sont partis,
Puisque les vainqueurs vont à la même défaite ;
Et votre amour d'un prince est l'amour du pays.

Puis, vous pensez aussi que l'exil loin de France
D'un jeune homme peut faire un roi grave et profond ;
Que de premiers malheurs sont une expérience,
Et qu'un cœur peut régner quand des pleurs sont au fond !

Vous vous dites, enfin : — Qu'on lui prennè sa place !
Qu'il ne rentre jamais au toit de ses aïeux !
Mais, au fils d'un Français la France doit la grâce
Que sa part d'air natal rafraîchisse ses yeux !

Refusez-lui le sceptre, et qu'au moins il revienne ;
Il est assez puni de ces jours innocents.
Quand vous avez la force, oh ! n'ayez pas la haine,
Et soyez généreux quand vous êtes puissants !—

III

Oh ! s'il en est ainsi de vos désirs, Madame;
Puisque la charité fait ce cri de votre âme;
Et que c'est à la France autant qu'à l'exilé,
Que votre cœur souhaite un ciel mieux étoilé;
Puisque la Vendéenne est avant tout Française;
Pour répondre je sens ma conscience à l'aise.
Comme vous je désire un avenir plus beau.
Comme vous je voudrais que, brisant son tombeau,
Le siècle s'éveillât fort ainsi que Lazare.
Comme vous je voudrais qu'une offrande moins rare,
Sur les autels chrétiens protestât des vertus
Que nos pères avaient, et que nous n'avons plus.
Comme vous, je comprends que la jeunesse avide
S'épuise à fronder tout, et se perd sans un guide;
Qu'il n'est pas de salut hors de la loyauté;
Mais je m'informe peu d'une autre royauté !
Je vous l'ai dit : Les rois, Dieu les met et les ôte.
Ce sont des voyageurs, et le peuple est leur hôte !
Laissons faire ici-bas celui qui les a mis.
Il conduit les errants vers les pays promis;

Et fait, quand il le veut, d'un signe sonner l'heure
Où l'exilé revient et rentre en sa demeure.
Laissons le ciel agir, et, le cœur sans souci,
Achevons humblement, nous, notre exil aussi.
Entre l'amour de l'une et l'amitié des autres,
Nous épelant la loi que disaient les apôtres,
Sous les rois Orléans, comme sous les Bourbons,
Faisons douce la pente où plus tard nous tombons !
Laissons des royautés les lueurs inquiètes,
Selon leur tour briller et mourir sur nos têtes...
A moins que l'homme un jour, en progrès cette fois,
Ne trouve le moyen de se passer de rois !

Février 1845.

PORTRAIT.

PORTRAIT.

Vous n'êtes pas, ma belle, une dame à calèche,
Avec l'hermine au cou, les bracelets au bras ;
Et si je veux vous voir, nul laquais ne m'empêche,
Et si j'entre ne suit mes pas !

Vous n'êtes pas non plus la pimpante grisette
Que Béranger mettait en riant sur son lit,
Lisant tous les romans nouveaux, et, dans sa tête,
En faisant plus qu'elle n'en lit !

Pourtant, vous n'êtes pas la bourgeoise modeste,
Qui prend sa chaufferette et coud au coin du feu,
Raccommode des bas, ou met à quelque veste
Un morceau noir sur un fond bleu !

Vous n'avez ni boutique à fermer les dimanches,
Ni dentelle à blanchir, ni bonnet à plisser,
Ni de fraîche mansarde où le vent rit aux planches,
Ni de parquet pour y glisser !

Vous avez votre chambre au pays d'Allemagne,
Un œil noir, velouté, des cheveux en bandeaux,
Une robe qui traîne, et pour toute compagne,
Une vieille avec ses fuseaux !

Vous avez lu Werther, et préférez dans l'âme
L'amour triste qui prie à l'amour rose et gai ;
Vous marchez lentement, et conservez, Madame,
Un front songeur et fatigué !

Vous êtes mon amante, et pourtant restez vierge !
C'est vous qui, dans l'étable, allez traire le lait.
Les fêtes à l'autel vous portez un grand cierge,
Et puis valsez au flageolet.

Vous n'avez pas de nom, fille de fantaisie ;
Mais, nouvelle Psyché que le zéphir conduit,
Le soir vous parfumez mon seuil de poésie,
Et vous partez avec la nuit !

Mars 1843.

INCERTITUDE.

INCERTITUDE.

Seigneur, es-tu cruel d'avoir voulu le monde !
Dans ton éternité, solennelle et profonde,
Puisque tu vivais bien pourquoi ne pas rester ?
T'avons-nous demandé la vie et la misère ?
Et pourquoi donc toujours nous montrer ton tonnerre,
Sans ta main pour nous abriter ?

L'homme est-il un jouet entre tes doigts terribles ?
Pourquoi lui promets-tu des destins invincibles,

Qu'un souffle fait pencher de la gloire au tombeau ?
Et puis, en nous donnant ces orages intimes,
Pourquoi donc as-tu fait, pour tes pâles victimes,
Un air si pur, un ciel si beau ?

Pourquoi ces passions qui vivent du blasphème,
Sous le bleu transparent du firmament qu'on aime ?
A côté de la mort, pourquoi mis-tu l'amour ?
Réponds-moi, dis-le moi ! car j'en suis bien en peine ;
Où je sème mon cœur je récolte la haine,
Pour faire mon pain chaque jour.

Et quand je veux prier, le doute qui m'aborde,
Fait taire sur mon luth chrétien la sainte corde,
Je n'entre plus en moi tant mon sein est obscur !
Et les vains sentiments qu'au dehors on respire,
Me parlent du néant qui peuple son empire,
Et fait sa brèche à ton grand mur !

Chaque jour sous tes coups c'est quelque grand qui tombe.
Comme les dieux païens vis-tu d'une hécatombe,

Et de la flamme épaisse au tourbillon de sang?
N'était-ce donc pas toi qui vins en Samarie?
L'ange qui t'annonçait a-t-il trompé Marie,
Et n'es-tu donc qu'un Dieu puissant?

Pourtant, ton Évangile est une mer profonde!
On rafraîchit son cœur en puisant à ton onde.
Pourtant tu mets dans nous de sublimes rayons!
Et quand, dans cette hostie, aux autels encensée,
Un jour j'ai vu ton nom, ma tête s'est baissée
Sous de douces illusions!

Ah! si tu m'entendais, je te dirais: — Mon maître,
Comme à ton peuple juif, viens donc nous apparaître,
Et laisse avec nos yeux nos deux mains t'approcher;
Et que tous nos savants, inclinés sur la poudre,
Sachent bien une fois ce que nous veut la foudre,
Qui si souvent vient nous chercher!

A ce siècle incrédule et qui veut un miracle,
Montre-toi donc, docteur, au milieu du cénacle!

A des yeux fatigués viens épeler ta loi !
O Verbe ! incarne-toi pour relever la terre !
Jésus ! redeviens homme, et remonte au Calvaire,
Dussé-je y monter avec toi !

Décembre 1842.

A DES AMOURS PERDUES.

A DES AMOURS PERDUES.

Vous le voyez, mon cœur, ce que c'est que d'aimer.
MOLIÈRE.

O mes grandes amours, qu'êtes-vous devenues ?
Èves de Canova, qui, si chastement nues,
Vous penchiez dans mes nuits pour m'embrasser au cœur !
Pourquoi m'avoir trompé, rêve saint et moqueur,
Et m'avoir fait bâtir vainement dans mon âme,
Un temple chimérique et trop grand pour la femme ?
Quand, fuyant des humains les ténébreux sillons,
J'abandonnais mon vol à de hauts tourbillons,

Et j'allais, exalté du feu des poésies,
Suspendre à vos cheveux mes graves fantaisies;
Quand je ne croyais pas que l'amour usuel
Fût digne de mon culte, et que cherchant au ciel,
Je plaçais près du Christ, ô mes colombes blanches!
Vos chœurs aériens qui glissaient sous les branches;
Quand, enchaînant mes sens par des liens de foi,
J'étouffais les désirs qui frissonnaient en moi,
Et j'allais balancer, ô visions d'artistes!
Mon encens épuré dans des vers moralistes;
Quand je croyais, en fou, que la chair n'était rien,
Que rêver c'était vivre, et que j'étais chrétien;
Quand je ne pensais pas que vos beaux seins d'albâtre
Fussent prédestinés à l'étreinte idolâtre;
Quand l'union de l'homme et vos fécondités
Semblaient à mon ardeur autant d'impiétés,
Et que j'osais à peine, impossibles Lucrèces,
Dans un rêve effleurer l'ébène de vos tresses;
Et quand je me disais que votre pied charmant
Ne devait pas monter sur le lit d'un amant;
Quand, refermant mes bras sur la lueur divine,
Je sentais rayonner le ciel dans ma poitrine;
Dans l'extase des pleurs quand je perdais mes jours,
Pourquoi m'avoir laissé poursuivre, ô mes amours?

Et ne m'avoir pas dit : — Poëte, tu te trompes !
De ta religion nous méprisons les pompes.
Nous sommes simplement tes sœurs, et voilà tout.
Fragiles comme toi, chancelantes debout,
Et ne trouvant d'appui certain que sur ta couche,
Et les bras dans tes bras, et la lèvre à ta bouche,
Cybèles, fécondant le rêve des humains,
Et tenant le fuseau du monde dans nos mains,
Nous n'avons pas d'azur qui nous brille à la tête.
Comme toi, nous plions sous la moindre tempête ;
Et nos belles vertus vivent modestement,
Et notre seule tâche est d'avoir un amant ;
Et nous sommes assez grandes par ce partage !
A toi la lourde étude, à nous le mariage !
Et de ces deux fardeaux, le nôtre, précieux,
Quand le tien fait douter, nous, nous fait croire aux cieux.
Notre réalité vaut ton rêve éphémère :
S'il est doux d'être vierge, il est grand d'être mère !
Ne lève pas du monde où nous te côtoyons,
Tes regards éblouis de mystiques rayons.
Aime-nous comme un homme, en aimant en poëte !
Le culte d'Adam fut la caresse muette,
Et Dieu vit le premier hymen de l'univers !
Les peuples corrompus seuls nous aiment en vers.

Comprends donc mieux la loi qui règle la nature.
Notre auréole est faite avec notre ceinture ;
Et le Dieu qui choisit sa source dans nos seins,
Par le baptême mit sa gloire à nos desseins.
Enfant, ne perds donc pas ton ardeur en fumée!
Cherche aux sentiers humains non l'haleine embaumée,
Non les ailes de l'ange ou la tunique à plis,
Les bras aériens pour voler assouplis,
Mais l'âme faible et tendre, et réelle, et modeste,
La main qu'on puisse prendre et la forme qui reste ;
La lèvre qui te donne, en un profond baiser,
Un avenir d'épouse à bien utiliser !
Ne va pas te susprendre à des visions chauves!
Mais bâtis ton autel plus près de nos alcôves,
Puisque c'est là le seuil, qui, grave et respecté,
S'est ouvert une fois sur la Divinité ! —

Ah ! si vous m'aviez dit, mes amantes voilées,
Que mon cœur promenait aux voûtes étoilées,
Ah ! si vous m'aviez dit que mon songe orgueilleux
Déviait dans sa route et se perdait aux cieux,
Je n'aurais pas, un jour que j'ai touché la terre,
Frémi d'impatience, hélas ! et de colère,

Honteux de ne trouver qu'une femme à côté
De l'extase incroyable où j'étais transporté !
Je ne songerais pas à vous chercher aux nues,
Mes cygnes au grand vol, ô mes amours perdues !
Et j'irais calme et fier, et grave, et souriant,
Attendre et voir venir l'épouse à l'orient !

Juin 1843.

A MADAME P***-CH***.

A MADAME P***-CH***.

AU CHATEAU D'AN...

Oui, je vous ai promis, par un soir long et triste
Que je pleurais du cœur, en souriant des yeux,
De vous dire comment votre conseil pieux
S'émousse quelquefois dans mon sein qui résiste;
Pourquoi je veux aimer et retiens mes amours,
Pourquoi j'ai des élans que refroidit le doute;
Et quand je veux entrer hardiment dans ma route,
Pourquoi je m'arrête toujours!

Mais, comprendrez-vous bien, là-bas, sous les ombrages
Où le bonheur fleurit au soleil du repos,
Dans le parc verdoyant qui baigne aux vertes eaux
Ses grands pieds de charmille où l'oiseau fuit les cages;
Sur la terrasse blanche où les hauts espaliers
Tendent de tous leurs bras des pêches aux statues,
Honteuses de rester debout toujours, et nues,
    Sans descendre les escaliers?

Dites, comprendrez-vous tout l'ennui qui me pèse,
Madame? Vous avez un ciel bleu sur le front,
Et des sentiers unis où les enfants viendront
Rire autour de vos pas en cueillant quelque fraise;
Vous avez la prairie ouverte à l'horizon,
Des corbeilles de fleurs s'épanchant aux pelouses;
Quand vous rentrez des champs, des persiennes jalouses,
    Gardant l'air frais à la maison;

Puis, c'est la causerie et le clavier sonore,
C'est l'ouvrage à l'aiguille au salon parfumé;
Pour amuser la main, c'est un album fermé,
Qu'on retourne et qu'on ouvre, et qu'on referme encore;

Ce sont les petits chiens aux poils blonds et soyeux,
Qui sautent aux genoux, caressants de la langue,
Et quand ils sont mutins, qu'on pousse et qu'on harangue,
En leur faisant ses plus gros yeux ;

C'est la campagne verte, aux molles solitudes,
Avec son soleil d'or et sa lune d'argent,
Son nuage onduleux, à tout souffle changeant,
Et sa brise versant des fraîcheurs aux études.
C'est une extase, enfin, continue avec Dieu ;
C'est l'existence unie où l'âme se recueille,
Et porte, comme l'arbre un oiseau, sous sa feuille
La foi qui chante et reste un peu !

Comprendrez-vous mes vers tristes et monotones,
Vous qui parlez là-bas à des échos charmants,
Et mettez sur le front de vos ravissements
Des rêves parfumés arrangés en couronnes ?
Comprendrez-vous mes vers, dans l'amertume écrits ?
Hélas ! vous les lirez en marchant dans les herbes ;
Et ces enfants, mal vus à des clartés superbes,
N'ont d'horizon que leur Paris.

Ici, je les ai fait promener dans ma chambre,
Un soir que j'étais seul, et que, n'osant prier,
Je tourmentais ma plume au bord de l'encrier,
Et me laissais aller au fauteuil qui se cambre;
Je leur ai dit tout bas, à ces pauvres amis,
Ce que j'avais au sein de doute insupportable;
Et quand minuit sonna, je les mis sur ma table,
Et les laissai bien endormis.

Puisque vous l'exigez, ils partiront, Madame.
Soyez-leur indulgente, et tendez-leur la main;
Faites au-devant d'eux la moitié du chemin,
Et préservez des chocs cette part de mon âme!
Appelez votre enfant, car nous nous aimons bien,
Et puis, lisez mes vers en caressant sa tête;
Un enfant fait toujours mieux comprendre un poëte,
Tous deux ils souffrent pour un rien!

Pourtant que vous dirai-je? et que sais-je moi-même?
Un soir, je m'en souviens, des larmes dans les yeux,
Je vous parlais d'ennuis, de regrets envieux,
Et d'amour chancelant qui heurtait le blasphème;

Mais voilà qu'à présent que vous m'apparaissez
Dans les douces vapeurs d'un horizon tranquille,
Je ne retrouve plus mes chagrins dans la ville,
L'air des champs les a dispersés !

Voilà que mes soupirs se fondent à l'haleine
Des rêves printaniers qui m'arrivent de vous ;
Et dans l'herbe idéale où tombent mes genoux,
Je vous cherche des fleurs, ma belle châtelaine !
Vos peupliers hardis montent jusqu'à mes toits ;
Je vois encore la Seine et ne vois plus le Louvre,
Et c'est aux murs épais que mon désir entr'ouvre,
L'odeur des foins que je reçois.

Ma chambre s'éclaircit à de douces lumières,
J'entends sur mon parquet couler les grandes eaux,
Et le rossignol chante aux plis de mes rideaux,
Et le parc sur ma table allonge ses clairières ;
Et voilà qu'ébloui, je ne retrouve plus
La pâle rime en deuil qui pleurait sous ma plume,
Et je sens un vent frais emporter dans la brume
Mes regrets tremblants et perclus !

Avais-je des ennuis ? maintenant je l'ignore.
Voici l'été qui vient : l'été, rire de Dieu !
L'amertume se fond sous un regard de feu ;
Tout blasphème railleur se dément à l'aurore ;
L'homme nous paraît bon, tout poëte est compris ;
Et moi, qui pense à vous, d'ici je me figure
Que vous devez, là-bas, dans la grande nature,
    Trouver mesquin notre Paris.

Et nos ambitions, qu'en dites-vous, Madame ?
Les efforts douloureux de l'homme semblent-ils,
Vus d'un bosquet en fleurs, bien grands et bien subtils ?
La clameur de l'esprit vaut-elle un cri de l'âme ?
Les charbons entassés aux gueules des waggons,
La science qui lutte et l'argent qui couronne,
Tout cela vaut-il donc l'insecte qui bourdonne
    Aux roseaux quand nous naviguons !

Et que sont nos élans de chaud patriotisme .
Nos temples, nos palais, et théâtre et décor,
Auprès du tourbillon de la poussière d'or
Que le soleil remue en éclairant son prisme ?

N'est-ce pas? la campagne est la Bible des sens.
Aux clartés du Seigneur notre auréole est terne!
L'on s'anéantit sous la fleur qui se prosterne,
Calice parfumé d'encens!

Chaque pas sous un arbre est un charmant poëme;
Et les chaleurs d'été fécondent pour l'hiver
Le cœur, la terre chaude au portique couvert,
Où l'on garde avec soin les bouquets que l'on aime;
Et l'extase du jour continue au sommeil;
Et l'on fait sa prière en respirant la rose,
Le front grisé d'amour, sans rêver autre chose
Qu'une ombre verte au grand soleil!

Et moi, qui ne peux pas égarer dans la plaine
Ma folle rêverie et mon cœur inquiet,
Rien qu'à sentir de loin le parfum qu'évoquait
Mon souvenir pieux, je me sens moins en peine.
J'ai honte d'avoir pu croire lourds mes vingt ans;
Et quand je m'interroge à fond, je ne me trouve
Qu'un frais désir d'amour qui s'éveille et qui couve,
Et des regrets pour les absents.

Juillet 1842.

LES DÉSESPÉRÉS.

LES DÉSESPÉRÉS.

A MON AMI JULES THIENOT.

ENVOI.

Paris, décembre 1842

Quand l'automne a roulé les feuilles des allées,
Et quand les belles nuits bien loin s'en sont allées;
Que le givre commence à voiler l'œil du jour;
Que les femmes ont pris le manchon pour l'ombrelle;
Que le vent fait crier la girouette grêle,
Et qu'on entend scier des bûches dans la cour;

Alors, si l'on n'a pas d'amante blonde ou brune,
Qui vous fasse veiller en regardant la lune,
Sous des volets jaloux que l'amour doit ouvrir;
Si l'on n'a pas d'ami pour égayer sa chambre,
Ou de pipe au long tube, au bout couronné d'ambre,
Ou de vieux cognac brun dans l'armoire à tarir;

Si l'on n'a point d'auteur à siffler au théâtre,
Et si l'on est tout seul, assis devant son âtre:
Alors il vous surgit des regrets ennuyeux;
De rêves attristants l'on assombrit sa veille,
Et dans des bâillements qui vont jusqu'à l'oreille,
Sur des larmes sans nom l'on referme les yeux.

On ressasse en son cœur ses plus lourdes pensées;
On fouille avec effroi des choses amassées
Dans le plus vieux recoin d'un souvenir moisi;
Et laissant la gaîté pour une heure plus douce,
On retaille sa plume, et souvent on l'émousse
A remuer des vers comme ceux que voici.

I

Quand on est pauvre et fier, quand on est jeune et triste,
On n'est plus assez fou pour se faire trappiste;
Mais on fait comme Escousse, on allume un réchaud.

ALF. DE MUSSET.

Mon ami, que la France, en ce siècle où nous sommes,
A vu se déflorer d'âmes de jeunes hommes !
Que de cœurs de vingt ans, qui faisaient ses fleurons,
Elle a sentis tomber au seuil où nous pleurons !
Que de vierges linceuls cette féconde mère
A cousus pour ses fils à la sueur amère !
Que de lampes de deuil ont étoilé l'autel
Où règne la pensée au miracle éternel !

Quand Escousse et Lebras attisaient dans leur âtre
Le charbon assassin à l'haleine bleuâtre ;
Quand Hégésippe allait heurter à l'hôpital,
Héritier de Gilbert au souvenir fatal !

Que faisait-elle donc, la France désolée,
La Rachel qui ne veut point être consolée ?
Ne sachant que pleurer les destins accomplis,
Sur les cadavres bleus elle allongeait les plis.
Mais, imprudente, hélas ! cette mère superbe
Avait laissé ses fils jouer en paix sur l'herbe,
Sans leur dire un seul jour : Prenez bien garde, enfants !
Et quand sont advenus les souffles étouffants,
Au bruit retentissant de leur rêve qui tombe,
Les enfants ont couru se cacher dans la tombe.
La peur les avait pris de ses doigts longs et blancs ;
Ils s'étaient accroupis tout pâles et tremblants,
Et puis ils étaient morts ; et le lendemain, d'autres,
Mal instruits par ces coups, imprévoyants apôtres,
Attestant la victime et le gouffre béant,
Combattaient l'avenir en prêchant le néant !
Mais Dieu n'a pas voulu, la justice suprême,
Qu'une injure à son nom fût le mot du problème.
Il savait bien, d'ailleurs, beaux rêveurs maladifs,
Les ennuis qui viendraient, les soleils trop hâtifs,
Qui feraient dans vos cœurs, où l'on sema l'idée,
Germer les grands épis trop hauts d'une coudée !
Il savait bien, le père universel et doux,
Les pleurs qui tomberaient un jour sur ses genoux !

Il savait, pauvres fils, hélas ! des pauvres hommes,
Qu'il se trouve des maux sur l'argile où nous sommes,
Et que son ciel d'azur, plafond mystérieux,
A des éclairs brûlants qui dévorent les yeux !
Et quand il a permis que cette maladie
Gangrenât la pensée, à vingt ans refroidie,
C'est qu'il a fait veiller, derrière le chemin,
Sa raison belle et calme, une croix à la main !

II

Et je dis au songeur dont la tête inquiète
De Goëthe dans le doute à Byron se rejette :
— Si tu trembles déjà quand le monde t'attend,
Si tu sens se briser ton destin éclatant,
Ce n'est pas que là-haut, vers l'azur que l'on sonde,
Il n'existe un regard pour veiller sur le monde ;
Ce n'est pas qu'un hasard, un souffle, un tourbillon,
Nous ait disséminés comme dans un sillon,
Et que nous ayons droit de brûler ou de moudre
Le grain de notre cœur qui tombe dans la poudre ;

Ce n'est pas, crois-le bien, qu'on ne trouve ici-bas
Que malheur à prévoir, que néant sous ses pas !
Oh ! non ! sache-le donc : si tu te désespères,
Si, plus triste à vingt ans qu'à soixante ans nos pères,
Tu te dis en joignant tes deux mains sur les yeux :
Je n'ai rien en ce monde et n'attends rien des cieux !
Si tu froisses ton sein pour y broyer ton âme,
Si tu meurs par le doute ou si tu vis infâme,
N'accuse point le ciel, qui jamais ne trompa :
La faute est à toi seul, fais ton *meâ culpâ !*

III

Ta mère, en te berçant, avait mis sur ta bouche
La foi dans un baiser dont rayonnait ta couche.
Elle éclairait tes nuits d'un songe pris au ciel ;
Et quand tu t'éveillais, ô son Emmanuel !
Elle tournait tes yeux qui se fermaient encore,
Et te disait : — Enfant, voilà Dieu dans l'aurore !
Voilà Dieu dans l'étoile enfuie à l'orient !
Voilà Dieu dans le ciel, superbe et souriant !

L'azur si transparent qu'un nuage dérobe,
Enfant, c'est toujours Dieu, c'est le pli de sa robe !
Ces perles de rosée aux bouquets des buissons,
Enfant, ce sont ses pleurs ! ces bluets des moissons,
Ces parfums dans les champs, ces fruits sur la colline,
Tombent de ses deux mains quand vers nous il s'incline !
Le soleil qui t'échauffe est son reflet lointain !
Enfant, saluez Dieu, car voici le matin ! —

Puis le jour, quand le doigt de ta mère fidèle
Désignait une page à ta tête rebelle,
Et te faisait mêler, barbare aux doux accents,
Les mots tristes de l'homme à tes mots innocents ;
Alors, t'en souvient-il ? pour braver ta mémoire,
On prenait une Bible en un coin de l'armoire,
Puis, entre deux dessins, qui dérangeaient ton œil,
On montrait une page ; et quand, passant l'écueil,
Tu proclamais tout haut le sens de cette ligne,
N'était-ce pas toujours un mot où l'on se signe,
Un mot de gloire à Dieu, que ta langue épelait,
Et qu'ensuite, le soir, ta mère rappelait ?

Le soir, t'en souvient-il de cette heure suprême?
Quand la lune, mettant son pâle diadème,
Pour sourire aux enfants qui priaient le bon Dieu,
Soulevait dans le ciel un coin du rideau bleu;
Quand l'étoile argentée, ainsi qu'un oiseau frêle,
Planait en scintillant au front d'une tourelle,
Et que l'Angelus grave aux échos endormis,
Jetait en soupirant ses tintements amis;
Quand le sommeil charmant, que le Seigneur envoie,
Venait fermer tes yeux et suspendre ta joie,
Et que, pour éloigner les tristes visions,
La famille donnait ses bénédictions;
Quand, le front parfumé du baiser de ta mère,
Sur ton oreiller blanc tu faisais ta prière,
Et que, du plafond noir où l'ombre s'agrandit,
Des anges descendaient, descendaient sur ton lit;
Alors, t'en souvient-il? une ivresse inconnue
Venait baigner ton âme, innocente, ingénue,
Et tes deux bras croisés semblaient tenir en toi
Un vase débordé par l'amour et la foi!
Tu courbais doucement, comme un lis qui se penche,
Ton front léger d'ennuis sur ton épaule blanche;
Et près de ton chevet ceux qui venaient veiller,
Comme un murmure d'eau t'entendaient sommeiller.

Tu n'avais pas alors de longues insomnies,
De rêves effrayants, d'angoisses infinies,
De cris rauques et sourds qu'on pousse en se dressant!
Ton repos était pur, ton souffle caressant.
C'était le temps heureux dont plus tard on se moque;
C'était le flot tranquille où nul caillou ne choque,
Où l'on se laisse aller sans trouble aux longs loisirs,
Où l'on vit sans regrets, où l'on vit sans désirs.

IV

Ainsi donc, au matin joyeux de notre vie,
A cet âge où le cœur s'épanche avec envie,
Tous, nous avons gardé sous nos doigts réunis,
Comme de beaux oiseaux qui tremblent dans leurs nids,
Tous ces chastes élans que réchauffent les mères.
Pourquoi donc, à vingt ans, ces tristesses amères?
C'est que tous, maladroits, dans nos désirs ardents,
Où l'œil seul suffisait nous avons mis les dents!
Oh! c'est que depuis Ève, aucun de cette race
Ne fut assez puissant pour effacer sa trace,

Et que nous courons tous avec avidité
Mordre ce fruit de mort : la curiosité !
C'est qu'au lieu de songer à prendre notre rôle,
A la réalité nous tournons notre épaule,
Et nous allons, saisis d'hallucinations,
Gonfler nos jeunes seins d'imaginations !
C'est qu'il est dans le monde un serpent qui se traîne,
Et chaque jour au pied mord la famille humaine ;
Que nous sommes trop fiers, enfin, et que l'orgueil
Est le démon fatal qui nous pousse au cercueil !

V

Oh ! qui n'a remué, dans ses heures frivoles,
La poussière d'azur des illusions folles !
Et qui n'a pas senti, quand vient la floraison,
De ces vapeurs d'oubli qui voilent la raison !
Qui n'a pas réveillé d'une douce harmonie,
A seize ans le beau cygne appelé le génie !
Et qui n'a pas bercé sur ses genoux d'enfant,
Le lange brodé d'or d'un destin triomphant !

Qui n'a pas essuyé ces larmes inconnues
Qui vous viennent aux yeux quand, regardant les nues,
On semble là-haut suivre un char à l'essieu rond,
Un vaisseau qui balance à son riche éperon,
De nos songes brillants les bandes azurées !
Les vagues du ciel, qui ne les a mesurées !
Qui n'a peuplé ses nuits de nobles visions,
Et nagé dans des flots pourprés d'illusions !
Hélas ! on vit ainsi ses plus jeunes années !
On ne voit pas qu'un jour les fleurs seront fanées,
Qu'un orage assombrit les nuages du ciel.
On fait de loin un sort tout artificiel.
Puis, quand vient l'heure grave où la raison domine,
Où l'on dansait hier on rencontre une mine !
Et dans l'imprévoyance où l'on marchait gaîment,
On n'a pas de remède au désappointement !

VI

Mais si quand nous allons, philosophes imberbes,
Nous presser sur les bancs, et distraits et superbes,

Sommeiller aux leçons de l'université,
Au moins on nous disait un mot de vérité !
Si, laissant dans le coin où la foi les relègue,
Les chercheurs égarés dans leur langage bègue,
On nous disait : — Enfants, abaissez votre esprit !
Le Verbe s'est fait chair, adorez Jésus-Christ !
Platon avait rêvé ! Socrate avait l'œil terne !
Et la raison toujours cherche avec sa lanterne.
L'homme n'est que l'écho des révélations,
Le fragile gardien des pures notions !
Sa cervelle est de sable; et le moindre caprice
Fait chanceler au vent son pompeux édifice !
Ne croyez pas en lui, flétrissez son orgueil;
Et sachez qu'un système est moins fort qu'un cercueil !
Jeunes hommes, suivez la loi des vieilles femmes !
Elle est pour tous les fronts et pour toutes les âmes ;
Et rapportez à Dieu vos larmes, vos chansons,
Et mettez humblement à genoux vos raisons !
A genoux sur la terre où le fils de Marie
A laissé son empreinte aux bourgs de Samarie ;
A genoux dans l'église où, comme un grand vaisseau,
Va le christianisme, en nous portant sur l'eau !
Car, le grain qui germait sous la pluie et la grêle,
Est maintenant un arbre à la feuille éternelle,

Qu'on ne renverse pas comme un trône de rois;
Et l'arc-boutant du monde est fait avec la croix!
Car, seule aux grands débris des empires de l'homme,
Quand tout chancelle et meurt, pour toujours veille Rome!
En vain le feu du ciel descend au Panthéon;
Le Christ brave Attila comme Napoléon!
Il n'a pas de nos chefs la majesté tremblante;
Et l'éternité fait sentinelle à sa tente;
Et les éboulements des échafauds humains
Ne font pas chanceler le monde dans ses mains!
Soyez donc forts par lui. Laissez-là l'utopie;
C'est un rêve d'enfant que toujours l'homme expie.
Qui raisonne aujourd'hui déraisonne demain;
Et la sagesse humaine avorte en son chemin.
Puisqu'il est dans le cœur un besoin qui l'altère,
Puisqu'il faut croire enfin quelque chose sur terre,
Croyez aux vieux récits qui vous faisaient heureux!
Que pour l'homme l'enfant se montre généreux!
Retourner en arrière, eh! c'est revoir l'aurore!
Adorez à vingt ans ce qu'à cinq on adore!
A tout âge la foi se trouve de niveau.
Le soleil de la tombe est celui du berceau!
L'oreiller de Montaigne est dur pour qui s'y jette!
Et la foi dans le cœur met la foi dans la tête! —

VII

Ainsi devraient parler nos maîtres sur leur banc,
Et nous les bénirions plus tard en nous courbant.
Cœurs flétris à vingt ans, ennuyés Sybarites,
Dont les pleurs et la haine ont creusé les orbites !
Au lieu de discuter d'un froid et morne ton,
Sur Descartes qui doute en regardant Platon ;
Sur Kant vidant le ciel, et creusant d'un problème
L'immensité qui s'ouvre au néant vaste et blême ;
Au lieu de nous laisser chercher dans le brouillard
Une ombre insaisissable, un reflet du hasard ;
Si le prêtre en soutane, en tonsure, en étole,
Lui-même nous fermait les portes de l'école ;
Si des plis de sa robe il secouait en nous
Des semences de foi, des fruits plus mûrs et doux ;
Si du haut d'une chaire où l'Esprit-Saint domine,
Il jetait un regard dont l'âme s'illumine ;
Si, quand le monde attend qu'on nous livre à ses lois,
Tous les enseignements se groupaient à la fois,

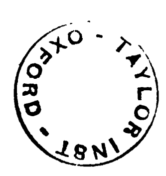
Dans un mot de ferveur qui nous forçât de croire;
Mon ami, je le dis : plus certain de la gloire,
Plus ferme sur son pied, plus fier de l'avenir,
Le présent n'aurait plus à craindre un souvenir.
Sous un même drapeau qui nous guide et nous voile,
Tous avec un seul cri suivrions notre étoile!
Alors plus de ces maux qui rongent nos élans;
Plus de ces longs soupirs, de rêves indolents!

VIII

Et maintenant qu'on voit se remuer le monde,
Que, depuis quarante ans, le siècle a pris sa fronde,
Et jeté sa colère aux Goliaths debout;
Maintenant que la France, où tant de désir bout,
D'un revers de sa main élargissant la voie,
A fait à tout venant un sentier pour sa joie;
Que nos pères, les grands escaladeurs de monts,
Nous ont légué leur gloire où nous nous renfermons;
Et que, depuis le jour où, sous le ciel qui brille,
Le peuple de son pied renversa la Bastille,

L'idée, en grandissant, a brisé plus d'un frein,
Et que les volontés ont des ailes d'airain ;
Ah ! sans rester ainsi désespérés, mes frères,
Sans pleurer notre enfance aux rieuses chimères,
L'éclair à la prunelle et la croyance au cœur,
Aux destins inconnus portons un bras vainqueur ;
Et courbons, moissonneurs, à la fin des journées,
De glorieux épis nos têtes couronnées !

Novembre 1842.



VENUS VICTA.

VENUS VICTA.

Il avait aux amours profanes,
Le doux poëte, mon ami,
Livré ses amours diaphanes ;
Et dans la honte avait dormi.

Quand un matin que la nature
Riait à travers son rideau,
Il sentit son âme moins pure
En sentant le ciel pur et beau.

Et voyant que dans toute ivresse,
Tout poëte ardent s'allourdit,
Du coude il poussa sa maîtresse,
Et la réveillant, il lui dit :

— Allons, ma folle, qu'on s'habille !
Assez d'amour pour aujourd'hui !
Redevenez femme, ô la fille !
Trop de gaîté donne l'ennui.

Si tu savais, quand je m'écoute,
J'ai peur du lien de tes bras ;
Et je me dis que, hélas ! ma route
Serait peut-être où tu n'es pas !

Car les amours des vrais artistes
Restent sans forme, au ciel, toujours !
Et les désirs deviennent tristes
Quand ils sentent trop les contours.

C'est l'infini qui nous transporte,
C'est le fini qui blesse au cœur ;
Et le corps, pour toute âme forte,
Est l'étui d'un glaive vainqueur.

Passons nos âmes à la trempe
Des éternels rayons de Dieu,
Et sur la volupté qui rampe,
Posons un pied qui tremble peu!

Car le plus beau voile qu'on lève
Sur le plus doux sein qui bondit,
Ne vaut pas la frange du rêve
Que le sommeil suspend au lit.

Et ces extases inconnues,
Qui nous ravissent par moments,
En fuyant à travers les nues
Ont de nobles égarements!

Et mieux vaudrait noyer ta tête
En te perdant au flot du ciel,
Que de mouiller ton front, poëte,
A des sueurs d'amour réel!

Brisez donc, ô les Vénus folles!
De vos bras d'albâtre impuissants,
Vos bouches pleines de paroles
Dont la terre n'a pas le sens!

Toi, ma belle, fais pénitence,
Et deviens sage, si tu peux !.....
Mais si jamais je recommence,
Étrangle-moi de tes cheveux !

Août 1843 .

A MON FRÈRE.

A MON FRÈRE.

Puisque j'ai pris la route aventureuse et sombre
Où l'on se jette en foule, et d'où l'on revient peu,
Sentier mystérieux où l'on brûle dans l'ombre,
Qui part de l'homme et monte à Dieu!

Puisque j'ai fait au seuil, où tu restes encore,
L'adieu triste et suprême; et qu'au bord du chemin,
Après avoir douté, j'ai salué l'aurore,
Et caché mes pleurs sous ma main;

Puisque l'enfant prodigue emporte sa besace;
Qu'il s'en va par le monde, et que, sous le ciel nu,
Poëte il étudie, et voyageur il passe,
Cherchant le vrai dans l'inconnu!

Mon frère, souviens-toi qu'il te lègue en ses courses,
La moitié de son cœur où veille le chagrin;
Et que ton âme un jour, comme l'onde des sources,
Doit rafraîchir ce pèlerin!

Souviens-toi que le vent, demain, peut briser l'aile
De l'imprudent oiseau qui vole loin du nid;
Que l'éclair du Seigneur brûlera sa prunelle,
Si le Seigneur ne le bénit!

Mon frère, souviens-toi que la coupe est amère,
Que pour y boire il n'a qu'une lèvre d'enfant;
Et que le fils qui va rêver loin de sa mère,
Rien ne l'aime ni le défend!

Garde donc pour panser un jour son âme en peine,
Le baume de la paix qui se distille en toi,
Le souffle caressant de l'amitié chrétienne,
Et le breuvage de la foi!

Garde à ce compagnon de ta rieuse enfance,
S'il doit revenir homme, accablé des fardeaux,
Sa part de ton bonheur, comme aux jours d'innocence,
Sa part de jeux et de gâteaux !

Mon frère, souviens-toi de ces belles années
Où nous n'avions, unis, rien qu'une âme à nous deux,
Rien qu'un même désir pour emplir nos journées,
Et pour nous deux rien que deux yeux !

Quand un même baiser nous fermait la prunelle,
Pour un même sommeil, sur un même oreiller,
Et que le même bras d'une mère fidèle
Nous pressait pour nous réveiller !

Alors, c'était la vie uniforme et tranquille,
Dont l'ombre était l'étude et la clarté le jeu,
Où chacun, en vivant ici-bas inutile,
Vivait au moins pur devant Dieu !

Nous mettions en commun tout, excepté nos fautes,
Dont chacun réclamait sa part en s'accusant,
Et jamais il ne fut de faveurs assez hautes
Pour que l'un trahît l'autre absent !

Blâmait-on l'un des deux, l'autre acceptait le blâme;
On pardonnait à l'un, l'autre était pardonné;
Et nous étions ainsi, tous deux, soudés par l'âme,
Toi le plus jeune à moi l'aîné.

Oh! ne rougissons pas, en devenant des hommes,
De n'avoir pas cessé de nous tenir les mains,
En rapprochant toujours, éloignés que nous sommes,
Nos cœurs au-dessus des chemins!

Le rêve qui m'agite, et le vent qui m'emporte,
Peuvent, au lieu de gloire, éveiller la pitié;
La désillusion, en heurtant à ma porte,
Respectera notre amitié!

Ce qui vient de l'esprit avec lui tombe ou baisse;
Mais ce qui vient du cœur avec lui vit toujours!
Le temps juge notre œuvre; et c'est à Dieu qu'il laisse
Finir et juger nos amours!

Ce qu'on nomme talent, et ce qu'on croit génie,
Aux lèvres de la mort s'éteint comme un flambeau;
Mais, des doux sentiments il reste une harmonie
Qui vibre au delà du tombeau!

On est grand ici-bas par la force et l'audace,
Par les entassements de nos petits orgueils;
Mais au jour des adieux, toute grandeur s'efface,
Et nous laissons tout sur nos seuils !

Notre âme s'en va nue ; et quand elle s'élance,
L'amour dans des lueurs baigne sa nudité,
Et l'âme alors, coupable, acquiert une innocence,
Pure, tamise sa clarté !

Aimons-nous donc, mon frère! à travers les années,
Marchons, les bras unis, sentant battre nos cœurs;
Et faisons rayonner nos âmes enchaînées
Au milieu des hommes moqueurs !

Ensemble dans la lutte, ensemble sous la tente,
Moi préparant le glaive, et toi le bouclier;
Moi meurtrissant ma main, toi, sur ma main sanglante,
Versant le secret d'oublier !

Aimons-nous, aimons-nous ! rien ne vaut, ô mon frère!
Une larme qui tombe en deux seins à la fois !
Aimons-nous, puisque Dieu pétrit d'amour la terre,
Puisque l'amour dressa la croix !

Aimons-nous, jusqu'à l'heure inévitable et sombre,
Où l'âme fuit du corps comme un oiseau du nid ;
Où l'on aime au grand jour ayant aimé dans l'ombre ;
Où l'on aime dans l'infini !

Aimons-nous fortement, pour avoir plus de zèle ;
Pour croire à plus d'amour, à moins de fausseté ;
Pour embrasser ensemble, et d'un même coup d'aile,
Ici, Dieu ; là, l'éternité !

Avril 1844.

LES BLASÉS.

LES BLASÉS.

A MADAME ***.

Quand vous rencontrerez de ces blonds jeunes hommes,
Honteux d'avoir vingt ans, d'être ce que nous sommes,
Faisant les dédaigneux pour faire les blasés,
Et heurtant, les ingrats ! à quelque insulte amère,
Les femmes, c'est-à-dire et leur sœur et leur mère :
Sans les maudire, hélas ! passez !

Lorsque vous les verrez, ces imprudents poëtes,
Jetant leurs bras d'enfants aux voluptés muettes,

Consumer tout leur rêve en une seule ardeur;
Dites-vous, en cherchant sans dédain dans leur âme,
Que l'ivresse est un fard comme un autre, Madame,
Que la bouche masque le cœur !

Si l'on interrogeait ces enivrés de lie,
Dont l'extase brutale a sa mélancolie,
Et qui cherchent la mort pour tuer leur raison;
Si l'on secouait bien l'ivresse qui leur coûte,
Dans leur rire effrayant on sentirait le doute,
Et bien des pleurs dans leur chanson !

Alors, de ces enfants, qu'un trop grand feu dévaste,
Plus d'un pourrait vous dire : — Autrefois j'étais chaste !
Je croyais à l'amour, et je croyais à Dieu!
O femmes ! je croyais que vos frêles ceintures
Etaient faites pourtant des zones les plus pures
Qu'on pût prendre au firmament bleu !

Alors, j'étais timide; à ma vue indécise,
Vos boudoirs me semblaient un seuil charmant d'église,

Où l'on devait entrer rampant sur les genoux;
Et je ne voyais pas qu'il fût, sur cette terre,
Pour le culte d'amour besoin d'autre mystère
Que d'un hommage grave et doux !

Mais je m'étais trompé. J'avais cru que mon rêve,
Enlacement du ciel que nul homme n'achève,
Etait tout; qu'on rêvait sans qu'il nous en coûtât;
Et je pleurai d'angoisse, et je perdis mon âme,
Quand un œil effronté m'avertit qu'une femme
Voulait bien qu'on la fécondât!

Alors, puisqu'il est vrai que mes béatitudes
De fantômes trompeurs peuplaient mes solitudes;
Puisque je suis tombé, Phaéton, de mon ciel,
Je ramasse à mes pieds la volupté qui germe;
Et je suis sûr du moins qu'un bras blanc qui m'enferme,
C'est quelque chose de réel !

O femmes ! plaignez-moi ! faites tout pour me rendre
L'illusion d'enfant, dont l'odorante cendre

Brûle encor sourdement au cœur désenchanté !
O femmes ! s'il est vrai que mon vers vous insulte,
Venez me révéler si votre plus vrai culte
Est le culte que j'ai quitté ! —

Ainsi tous vous diraient, Madame, leur angoisse.
C'est la réalité qui corrompt et qui froisse
Ces poëtes ardents qui se perdaient aux cieux.
On ne naît pas impie, on ne naît pas profane !
C'est un chagrin souvent qui fait la courtisane!
Souvent fait l'irréligieux !

Quelques femmes d'ailleurs, pardon de vous le dire,
Posent cruellement dans les cœurs leur empire.
Il leur semble charmant, en leurs oisivetés,
De jouer avec nous ; puis, ces reines lassées,
Nous jettent froidement sur nos feuilles brisées,
Pauvres fruits trop mûrs, mais gâtés !

Elles aiment d'abord les vers mélancoliques,
Qui célèbrent les yeux aux rayons angéliques,

Les cheveux en bandeaux, lissés sur le front blanc,
Qui consument l'encens dans une vierge extase,
Et se pâment tout haut, quand la strophe ou la phrase,
S'éteint en tourtereau tremblant.

Elles ont dans l'oreille une voix argentine,
Qui condamne Musset et vante Lamartine,
Et roucoulent toujours de suaves chansons !
Et nous, nous nous prenons à ces minauderies ;
Nous suspendons nos cœurs à ces lèvres chéries,
Et perdons toutes nos raisons !

Puis, contentes d'avoir triomphé sans alarmes,
Ces reines quelquefois, en acceptant nos armes,
Se font un air d'airain qui brise notre orgueil ;
Ou bien laissant passer un peu de gorge nue,
Tiennent à nous prouver que la belle statue
Aux Pygmalions fait accueil !

Alors, soit qu'on reçoive un gage ou quelque insulte,
L'idole s'est brisée, et l'on n'a plus de culte ;

Et la coquetterie a tué la vertu ;
Et loin de les maudire, ah ! que l'on doit les plaindre,
Ces amoureux trompés, dont le cœur veut s'éteindre,
Parce qu'en vain il a battu !

Mais, quelque jour, peut-être, oh ! vous verrez, Madame,
La raison et l'amour rafraîchiront leur âme ;
Et les fronts de trente ans, plus purs que ceux de vingt,
S'appuîront enivrés sur le front d'une épouse ;
Et leur foi, revenue inquiète et jalouse,
N'aura plus de tendresse en vain !

Plus d'un, de ceux qu'on voit, fanfarons et cyniques,
Trafiquer de l'amour sous de honteux portiques,
En laissant leur pudeur au temple abandonné ;
Plus d'un saura bénir un doigt blanc qui le touche,
Rêver à la famille, et préparer la couche
Où dormira son nouveau-né !

Juillet 1843.

A MES AMIS

H. CHEVREAU ET L. PICHAT.

A MES AMIS

H. CHEVREAU ET L. PICHAT.

A toi les derniers mots et le dernier adieu !
Le dernier serrement de main qui tremble un peu!
Tournés vers toi, la course est déjà commencée,
Nous t'envoyons, de loin, la dernière pensée.
Tout notre essaim de vers s'envole de ton toit;
Donne-nous le baiser de frère qu'on se doit.

(*Les Voyageuses*, H. C. et L. P.)

I

Qu'il est doux, n'est-ce pas? frères en poésie,
D'aimer, d'avoir vingt ans, et d'entrer dans la vie,
Athlètes sans orgueil, mais confiants dans Dieu,
L'âme cherchant le vrai, l'œil cherchant le ciel bleu !
De se tenir tout prêts pour la lutte des hommes,
En se tenant unis, ainsi que nous le sommes !

D'être trois combattants pour faire un seul vainqueur,
Ayant un triple glaive, et n'ayant qu'un seul cœur,
Berçant d'un même rêve, à l'ombre de trois ailes,
Dans leur obscurité nos gloires fraternelles !

II

Il est doux, n'est-ce pas? de se sentir meilleurs
Que ces penseurs chagrins, ces jaloux travailleurs,
Qui, cachant la révolte au sein de l'utopie,
Font aux pauvres le mal que le puissant expie !
D'avoir même chemin, même espérance au bout ;
De ne demander rien, mais d'aspirer à tout ;
Et, sans froisser nos cœurs dans la lutte ou l'intrigue,
De planer sur l'écume où le monde navigue,
En priant Dieu que, tous, heureux et mécontents,
Aient du pain chaque jour, des fleurs chaque printemps !

III

Oui, notre aurore est belle ! oui, notre voie est douce !
Bénissons le Seigneur, qui jamais ne repousse

Les rêveurs indolents, ne sachant, pour leur part,
Que répandre à ses pieds le vase empli de nard,
Et lire dans ses yeux, ainsi que Madeleine!
Il ne nous en veut pas de dédaigner la peine;
Et, quand chacun l'oublie et travaille pour soi,
De rester inactifs, mais unis dans sa foi,
Nous qui nous retenons, trinité paresseuse,
Aux plis qu'étend vers nous sa robe lumineuse!

IV

Nous sommes les élus, nous qui savons d'en bas
Pénétrer par l'idée au seuil qu'on ne voit pas!
Nous sommes les heureux de la famille humaine,
Nous qui voyons le port où l'orage nous mène,
Et qui, montés aux mâts, par la brume et l'éclair,
Aspirons les parfums de la rive dans l'air!
Nous, qu'on croit sur la nef matelots inutiles,
Et qui pourtant, mon Dieu! dans les temps difficiles,
Aux voyageurs perdus rapportons l'olivier,
Et quand chacun gémit, sommes là pour prier!

V

Laissons rire les gens aux moqueuses risées,
Trouvant nos jeunes cœurs pleins de billevesées,
Prétendant nous juger, et qui, d'un air profond,
Bâillent au premier vers et dorment au second !
Ils disent, entendez ! en parlant des poëtes :
— Ballons gonflés de vent ! grelots de fou ! girouettes ! —
Et détournent la tête et referment la main,
Quand Gilbert ou Moreau les arrête en chemin ;
Et laissent l'hôpital abriter l'agonie
De tous ces fainéants qui n'ont que du génie !

VI

Mais, sans vouloir vanter le poëte aux dépens
De l'humble travailleur qui meurt pour ses enfants,
Et qui, baignant son front de sueurs douloureuses,
Pour que ses fils soient beaux et ses filles heureuses,
Mord dans un pain amer, et s'use nuit et jour,
Afin qu'un peu d'argent aide beaucoup d'amour ;

Sans vouloir effacer ces vertus inclinées,
Nos rêves, n'est-ce pas? valent bien leurs journées!
Et l'on peut comparer, en les applaudissant,
Et leur main qui travaille, et notre âme qui sent!

VII

Nous sommes tous jetés sur la terre commune,
Pour des travaux divers et la même infortune!
L'ouvrier, le poëte, ont chacun leur mandat,
L'un qui conduit la foule, et l'autre qui combat!
Et notre oisiveté, dont se moque le monde,
Est l'incubation qui plus tard le féconde!
Il n'en est pas, amis, des plus faibles de nous
Lorsqu'ils rêvent un peu, dont je ne sois jaloux!
Car, si l'homme est rêveur, c'est que Dieu le visite;
Et l'impuissant lui-même est grand quand il médite!

VIII

Ainsi donc, malgré tous, il est doux, croyez-moi,
De poursuivre le songe, et d'aller sans effroi,

A travers les chemins, que les méchants font rudes,
Cueillir la vérité, ce fruit d'or des études!
Laissons calomnier les poëtes; hélas!
On a beau les frapper, ils ne sont jamais las!
Et cette heure funèbre où Gilbert, Malfilâtre,
Blasphémaient la pensée et l'appelaient marâtre,
Quand un jour elle vient aussi les réveiller,
Ne fait que les instruire, et sans les effrayer!

IX

D'ailleurs, ils sont sur terre, entre l'homme et la tombe,
Pour expliquer la vie à l'enfant qui succombe,
Pour expliquer la mort au vieillard qui s'en va,
Pour expliquer, à ceux qui viennent, Jéhova!
Pour compléter enfin le prêtre qu'on insulte,
Celui-ci prêchant Dieu, mais eux prêchant le culte;
Et pour remettre aux fronts fatigués et battus,
Les fleurs d'illusions où germent les vertus!
Et ce n'est pas trop cher que payer du martyre,
Ce don de tout rêver, de tout voir, de tout dire.

X

Vaudrait-il mieux pour nous, avec un chiffre exact,
Déflorer la pensée ; et par un long contact,
Donner, beaux idiots que le commerce enivre,
Aux mains l'odeur des sous, au cœur le son du cuivre ?
Ou bien, vaudrait-il mieux, d'un plaidoyer banal,
Entre ses deux repas bercer un tribunal ;
Et, la parade faite, au nom de l'innocence,
Prendre, pour nous payer, les poids de la balance ?
Ou, volant les cercueils, perdre tous nos efforts,
Pour tuer les vivants, à disséquer les morts ?

XI

Non ! notre route, amis, est la route plus belle,
Où l'âme ne sent rien qui lui tache son aile ;
Où l'on peut être un homme en toute liberté,
Ne vivant que d'amour, n'aimant que la beauté,
Marchant sous le soleil, notre frère et notre hôte,
Fier et pur, comme Adam l'était avant sa faute,

Consumé du désir puissant de l'idéal,
Hercule déchaîné sur la honte et le mal,
Pour redonner la paix à toute âme éprouvée,
Et ramener à Dieu l'humanité sauvée !

XII

Mais si nous nous trompons, pourtant, ô mes amis !
Si d'aussi grands destins ne nous sont pas promis !
Et si, tout simplement, nous sentons dans nos têtes
Ces chaleurs de vingt ans, ces lueurs inquiètes,
Que l'âge éteint bientôt, et qui ne doivent pas
Nous servir d'auréole et briller sur nos pas !
Si ce que nous suivons, ainsi qu'une promesse,
N'était que cette ardeur commune à la jeunesse !
Si, tous trois, nous devions nous retrouver demain,
Sans élan, sans pensée, au milieu du chemin !

XIII

Si cette fantaisie était une chimère
Qui dût soudain trahir notre vol éphémère !

Oh ! mieux vaudrait encor nous tromper tous les trois;
Suivre cette sirène, et, perdus par sa voix,
Sentir heurter la barque au fond de quelque abîme !
L'erreur serait superbe et la chute sublime !
Et si les vers, amis, cette langue des dieux,
Qui met du feu dans l'âme et des larmes aux yeux,
Devaient, comme un ruisseau dont l'été boit la source,
Tarir un beau matin au milieu de leur course;

XIV

Je vous dirais encore : — Amis, faisons des vers !
Cueillons toujours ces fleurs; dussent leurs sentiers verts,
Au lieu de vrais chemins être des promenades !
Et si ce n'est qu'un jeu; jouons, mes camarades !
Tant que l'extase au cœur portera ses frissons,
Tant que la corde intime exhalera des sons,
Tant que notre œil, baigné de lueurs surhumaines,
Saura retrouver Dieu dans l'amour et les peines,
Oh ! conservons le rêve, et gardons le refrain !
Prolongeons l'âge d'or jusqu'à l'âge d'airain !

XV

Nul ne sait l'avenir ; et nul ne peut prédire
Quel socle le Seigneur réserve à notre lyre !
Et nul ne peut, d'ailleurs, soufflant sur nos rayons,
Montrer l'inanité de nos illusions ;
Et nul ne peut prétendre, ou de nous ou du monde,
Que notre âme n'a pas la semence féconde !
Laissons donc, jusqu'à l'heure où chacun se comprend,
Notre rêve grandir, s'il doit devenir grand !
Et n'arrachons jamais, commençant nos journées,
Les couronnes du front qu'elles ne soient fanées !

XVI

Oui, que ce soit le but, que ce soit le moyen,
A notre amour des vers tous trois tenons-nous bien !
Partons, la tête haute et la pensée ouverte,
Matelots de vingt ans, pour notre découverte !
Notre boussole, à nous, c'est notre triple amour,
Qui s'échauffe dans l'ombre et qui brille au grand jour !

Et si nous découvrons quelque terre inconnue,
Si notre œil ne s'est pas égaré dans la nue ;
Qu'un souffle glorieux, alors, dans nos repos,
Caresse chaque front des plis de trois drapeaux !

Avril 1844.

A UNE BRUNE.

A UNE BRUNE.

Laisse-moi t'aimer dans l'ombre,
Triste ou du moins sérieux,
La tristesse est un lieu sombre
Où l'amour rayonne mieux.

(V. Hugo.)

Vous ne savez, enfant, quand la mélancolie
Vous fait courber le front sur votre main qui plie,
Pourquoi je vous adore ainsi !
Pourquoi, quand vous penchez votre œil plein de tristesse,
Je tressaille et je bois vos pleurs, ô ma maîtresse !
En vous disant tout bas : merci !

Oh ! c'est qu'on m'a bercé de ses ballades tristes,
Que prête l'Allemagne aux voix de ses artistes,

Et qui sont faites pour la nuit ;
Que j'ai rêvé souvent à ces amours fatales,
Dont la ronde enchaînait Lénore sur les dalles,
Et que leur fantôme me suit !

C'est que la gravité fait le bonheur durable ;
Que la lèvre folâtre est comme un fond de sable
Où rien de pur ne peut fleurir !
C'est que l'amour des sens, comme un vin nous enivre ;
Et que l'amour du cœur nous fait grand, s'il fait vivre,
Et nous fait saints s'il fait mourir !

C'est que ton rire est doux, quand aux larmes il baigne ;
C'est que pour bien aimer, il faut que l'âme saigne,
Et souffre, et se lamente, hélas !
Que le parfum sort mieux quand la fleur est meurtrie ;
C'est qu'enfant caressé par ma double patrie,
J'ai plus lu Werther que Faublas !

C'est que l'homme est moins faux s'il pleure que s'il chante,
C'est qu'il garde l'ennui sous sa joie inconstante,

Et c'est que l'on prie en aimant !
Que dans l'amour joyeux je me sens mal à l'aise;
Que ma mère m'a fait une tête française,
Mais mon père un cœur allemand !

Décembre 1843.

PARIS VU DU PONT-NEUF.

PARIS VU DU PONT-NEUF.

I

C'était un soir de mai plein de recueillement.
La Seine murmurait son refrain endormant;
Et par-dessus les toits, que m'estompait la nue,
Notre-Dame dressait, à travers l'étendue,
Ses deux bras de géant qui semblaient chercher Dieu,
Dominant le Palais de Justice au toit bleu.

C'était un soir de mai, comme les jeunes filles
Les aiment pour courir longtemps dans les charmilles,

Quand elles font tomber, en les heurtant du bras,
Les roses pleines d'eau, qui meurent sous leurs pas.
Mais, moi, je n'avais point de roses entr'ouvertes.
Les rives de la Seine, hélas ! n'étaient pas vertes.
Rien de ces horizons qui font qu'un voyageur
Part tout insoucieux et revient tout songeur;
Puisque ce soir de mai resté dans ma mémoire,
Je l'ai passé, les pieds contre une borne noire,
Les coudes appuyés sur un parapet gris.
Dans ce temple où Dieu manque, et qu'on nomme Paris.
C'était la Seine, à l'onde infecte et monotone;
Les quais, où le buveur en trébuchant fredonne;
Les ponts, muets et noirs, avec leurs grands arceaux;
Et le Louvre, rêvant au passé près des eaux !

Et pourtant, je sentais qu'à défaut d'harmonie,
Cet horizon humain exhalait du génie !
Et la lune, d'ailleurs, à la grave clarté,
Répandait sur Paris sa calme majesté ;
Et moi, le cœur serré sous une forte étreinte,
J'éprouvais que de l'homme aussi l'œuvre était sainte;
Que ces mornes palais, ces quais, ces ponts lointains,
Ces monuments restés de tant de rois éteints,

Me parlaient aussi fort, dans cette nuit muette,
Que m'eût parlé la rose en tombant sur ma tête,
Et m'inondaient les yeux d'autant de visions
Qu'il en monte des fleurs par émanations !
Je me sentais grandir, rêvant de grandes choses !
Je réveillais les morts pour des apothéoses ;
Et je faisais au loin, défiler sur les quais,
Tous les beaux noms de France alors que j'évoquais.
Puis, mesurant leur œuvre immobile et superbe,
Je me disais : — Si Dieu, comme un faucheur sur l'herbe,
Promenait un instant sur nous son doigt d'airain,
La terre secouerait, comme un vieux pèlerin
Rejetant la poussière épaisse à ses sandales,
Les majestueux grains des belles capitales !

II

Oh ! c'était beau de faire, ainsi, seul et sans bruit,
Une grande épopée au milieu de la nuit !
Mais, comme je pressais dans les airs ma pensée,
La suivant du Pont Neuf, d'où je l'avais lancée,

Voilà qu'en me tournant, je vis, non sans effroi,
Henri quatre à cheval riant derrière moi.
C'était lui, le vainqueur ! sa bouche qui grimace,
De son dernier juron avait gardé la trace ;
Et son œil, fait d'airain, que la lune argentait,
Me regardait si bien, qu'il m'en épouvantait !
Il riait, en ouvrant sa barbe épaisse, comme
On rit quand on n'est pas en bronze et qu'on est homme ;
Et je crus un instant, mais ce fut un éclair,
Que son cheval, lassé d'avoir un pied en l'air,
Frémissait sous la guide et cherchait à descendre.
Je reculai d'abord, sans pouvoir m'en défendre.
Puis, m'approchant bientôt, plein d'un pieux émoi,
Pensant que ma parole irait au cœur du roi,
Je lui dis, humblement, en découvrant ma tête :
— Votre Majesté, sire, est-elle pas poëte ?
Gabrielle vous fit rêver des vers charmants ! —
Comme un roi, fût-il mort, aime les compliments,
Le Béarnais sourit au nom de Gabrielle,
Et le cheval d'airain piaffa sous la selle.
Je repris, en voyant que le prince songeait,
Et que son franc sourire encor m'encourageait :
— Oui, vous fûtes poëte et guerrier magnanime !
Vous sûtes manier l'épée avec la rime !

Moi, je fais la moitié de ce que vous faisiez !
Écoutez-moi donc, sire ! Au temps où les rosiers
Vous semblaient aussi doux que vos lauriers de gloire ;
Quand, quittant les brassards pour les pourpoints de moire,
Vous faisiez chiffonner par un ongle mutin,
Votre col de dentelle et vos nœuds de satin ;
Quand, satisfait d'avoir Paris pour une messe,
D'un prieuré d'amour vous choisissiez l'abbesse ;
Quand, royal amoureux, dont le teint se fanait,
Vous cherchiez la santé dans les jardins d'Anet,
Et que vous poursuiviez, à travers la clairière,
Pour l'embrasser au cou, la belle jardinière ;
Que vous aviez, dit-on, le triple et beau talent :
Et de boire, et de battre, et d'être un vert galant;
Oh ! vous ne faisiez pas, comme nous, sur la brune,
De poëme à l'étoile, et de vers à la lune !
Vous ne veniez jamais rêver au bord de l'eau !
Le poëme était fait sous un discret rideau ;
L'idée était mûrie au feu des treilles mûres ;
Et les tendres baisers vous marquaient les césures.
Et voilà pourquoi, sire, en m'entendant ici,
Vous vous êtes moqué. C'est bien, mon roi, merci !

Mais nous sommes changés, et ce n'est pas ma faute !
Aujourd'hui la gaîté, sire, n'est plus notre hôte.
Nous avons le front pâle, et sommes des rêveurs !
Mais nous ne valons pas vos courageux buveurs.
Que sont nos longs refrains, mal cousus d'utopies,
Auprès de vos chansons, innocemment impies ?
Et cette gravité des songeurs de vingt ans,
Qu'est-elle donc à table à côté du vieux temps ?
Tout effort de notre âge aboutit à construire !
On sait faire un chemin ; mais on ne sait plus rire.
On dispute, on trafique, et l'on est intrigant ;
Mais on est maladroit pour embrasser un gant !
Nous avons déplacé la pensée inquiète :
Vous l'aviez dans le cœur, nous l'avons dans la tête !

Oh ! du haut piédestal d'où, sire, vous voyez
Passer et repasser les hommes ennuyés,
Si vous pouviez un jour descendre dans la rue,
Votre pitié de prince en reviendrait émue ;
Car, sans but et sans guide, au hasard nous allons,
Éperonnés par l'or qui sonne à nos talons !
Vous aviez Ravaillac frappant à la portière ;
Nous avons eu Fieschi, de plus Robert-Macaire !

Paris ne vaudrait pas une messe aujourd'hui.
Le pauvre y meurt de faim, et le riche d'ennui.
La jeunesse sans foi, qui prend mal la science,
N'a plus même d'orgueil, à défaut de croyance.
Ignorante, elle assiste, en n'y comprenant rien,
A la chute du beau comme à la mort du bien.
Les partis, s'engraissant de la guerre civile,
Suivent leur intérêt. Un panache inutile
A beau se promener dans les champs de l'honneur,
— Les jours d'Ivry sont loin ! — nul ne le suit, seigneur !

Oh ! votre gros juron qui gagnait des batailles
Devrait bien quelque jour vibrer dans nos murailles,
Et réveiller un peu, dans les cœurs endormis,
Ce vieux patriotisme, hélas ! bien compromis !

Ventre-saint-gris ! la France est une sotte foire,
Où, pour beaucoup d'argent, on donne peu de gloire ;
Où l'on pousse un cheval en fer avec du feu,
Ce qui flatte l'orgueil, mais fait oublier Dieu ;
Où les traditions des vieilles dynasties,
Au coffre des vendeurs s'éteignent englouties ;

Où chacun te dirait, ô grand roi revenu !
Non pas : quel est ton nom ? mais : combien coûtes-tu ?

Mais, va ! si Dieu t'offrait, cette faveur unique,
De lancer ton cheval sur la place publique,
Et de courir un jour, un grand jour, tout entier,
Dans Paris, pour apprendre à chacun son métier ;
Il te faudrait, Henri, refuser cette grâce.
Reste : le mal grandit, le bien n'a plus de place !
Restez mort, ô mon roi ! car d'ailleurs, dans Paris,
Votre allure de prince exciterait des cris.
On ne connaîtrait plus vos façons paternelles !
D'ailleurs, à courtiser nous avons moins de belles.
Vous, le Gascon hardi qui guettiez les seins blancs,
Henri, que feriez-vous chez vos neveux tremblants ?
On n'y vit plus, on rêve ; et le rêve est austère.
Nous n'aurions plus de quoi remplir votre grand verre !
Restez, le front levé, sur le blanc piédestal,
Les yeux cherchant au loin à revoir l'Arsenal,
D'où le grave Sully venait gronder son maître.
A nos banquets mesquins n'allez pas apparaître :
On y parle beaucoup et l'on y mange peu !
Restez, restez toujours entre la foule et Dieu !

Entre Dieu, qui bénit les princes populaires,
Et la foule oublieuse, aux ingrates colères,
Qui jeta bien du sang à votre blanc drapeau,
Et qui rirait de vous, roi de *la poule au pot!* —

III

Et comme j'achevais, le roi parut comprendre.
Je vis son front d'airain, pour rêver, se détendre,
Et la lune, éclairant son orbite sculpté,
Posa comme une larme à son œil indompté.
Puis, de son bras tendu fièrement dans l'espace,
Il fit, en s'inclinant, un salut sur la place;
Et moi je répondis à ce salut tout bas,
Devinant le chagrin qu'il ne me disait pas,
Et remportant en moi cette pensée amère :
—Il est des noms royaux voués à ta colère,
Seigneur; et parmi ceux qui toujours ont meurtri,
Oh ! c'est un nom fatal, que le nom de Henri !
Il n'a pas rayonné sur des têtes heureuses.
Les nourrices des rois devront être peureuses;

Quand le baptême aura mis au prince innocent
Ce nom stigmatisé jusqu'ici par du sang !
Dans ses nuits, Henri deux, Henri trois, Henri quatre,
Ces rois morts par le fer, mais tous morts sans combattre,
Viendront, comme à Macbeth, en saluant un roi,
Lui dire, découvrant leur sein : Prends garde à toi !
Exilé de Goritz, prends garde à toi ! peut-être,
Ton exil est un bien ! Le ciel, qui t'a fait naître
Fils d'un père tombé sous le fer assassin,
En t'éloignant, peut-être, eut un heureux dessein !
Louvel a mis un crêpe à ton berceau de France
D'y revenir un jour redoute l'espérance !
Ton nom réveillerait quelque bruit alarmant.
On ne le porte pas chez nous impunément !
D'ailleurs, depuis longtemps le bandeau royal pèse;
Et sur Napoléon, comme sur Louis seize,
Il attire la foudre ; et vainqueurs et vaincus
Ne font pas envier les jours qu'ils ont vécus !
Mieux vaut Goritz encore, où le destin t'enchaîne,
Qu'un échafaud ici, là-bas que Sainte-Hélène !

Juillet 1843.

ROSA MYSTICA.

ROSA MYSTICA.

L'âme naïve d'une vierge
Est un vase choisi par Dieu,
Une lampe sainte, un blanc cierge,
Qui brûle, embaumant le saint lieu !

C'est un papillon rose et frêle,
Qui ne s'endort que dans des fleurs,
Suce le miel, et courbe l'aile
Sous la rosée et sous les pleurs !

C'est dans un ciel noir une étoile,
Une perle au doigt du Seigneur;
C'est un trésor que cache un voile,
Où l'on broda le mot bonheur!

C'est une auréole dans l'ombre,
C'est un regard d'ange sur nous,
C'est de l'or sur un manteau sombre,
C'est un rêve fragile et doux!

Oui, l'âme que garde Marie
Ne peut se nommer ici-bas.
Le monde n'est point sa patrie,
Le monde ne la connaît pas.

C'est une colombe exilée,
Pleine de grâce et de douceurs,
Qui se pose dans la vallée,
Avant de rejoindre ses sœurs.

C'est une source où boit l'extase,
Une tunique aux blancs tissus;
Madeleine épuisant son vase
Sur les pieds bénis de Jésus!

Et nous, les poëtes frivoles,
Chanteurs ambulants des chemins,
N'éteignons pas ses auréoles
Dans la poussière de nos mains !

N'allons pas toucher sa ceinture,
Sa ceinture se fanerait !
Sous notre haleine trop impure
Le lis tremblant se courberait !

Pourtant, aimons, aimons la Vierge,
Comme on aime le firmament ;
Sous la dentelle et sous la serge,
Aimons, aimons-la chastement !

Car les amantes de nos fêtes,
Sont des masques au ris moqueur,
Et les pures amours sont faites
Pour ceux qui font chanter leur cœur !

Car les grandes gaîtés d'orgie
Sont des mensonges, voilà tout ;
Et la nappe de vin rougie,
Cache sous elle le dégoût !

Aimons, car la philosophie
Est écrite dans un œil bleu ;
Car une vierge sanctifie,
Car une vierge enfante un Dieu !

Juillet 1842.

PROMENADE.

PROMENADE.

On était dans le mois où le printemps ramène
Les rêves dans le cœur, les zéphyrs dans la plaine.
L'arbre était sans feuillage, et le long des sentiers
On ne s'arrêtait pas pour voir les églantiers ;
Mais les petits oiseaux, en secouant leur plume,
Qui la veille tremblait encore dans la brume,
Demandaient au soleil, d'une timide voix,
Quand il commencerait à reverdir les bois ;

Et quand, de ses rayons les plus doux de l'année,
Il remûrait la sève à la tige enchaînée,
Rendant pour la prière, et rendant pour l'amour,
La tiédeur au gazon et les parfums au jour!
Rien encore d'éclos! tout était en promesses:
Roses dans les jardins, et dans les cœurs ivresses!
Cloués sur les murs blancs, les jaloux espaliers
Semblaient tendre leurs bras aux souffles printaniers;
Les ruisseaux épuraient l'onde de leur surface,
Pour en faire au ciel bleu, qui sourit, une glace,
Et se diminuaient, redoutant le courroux
Des enfants, qu'ils auraient mouillés jusqu'aux genoux;
Et muette sous l'œil du Seigneur, la nature,
Pour le jour de l'hymen, attendait sa parure,
Comme une amante attend dans le recueillement,
Le premier, le plus pur baiser de son amant!

Et moi, j'allais rêvant par les bois sans ombrage,
Quand j'entendis tinter les cloches du village,
Et quand je vis passer, traversant le chemin,
Un cortége chantant, des rameaux à la main.
Les voix qui m'arrivaient, montant de la vallée,
Avaient un accent triste; et mon âme isolée

S'attendrit tout à coup de l'effet sérieux
De ces hymnes de deuil à travers les cieux bleus !

Pour la Pâque-Fleurie on portait la bannière
Avec des buis bénits, aux murs du cimetière ;
Et chacun s'en allait, les petits et les grands,
Sur leur chevet commun revoir les vieux parents.
Moi, je n'avais personne, au Seigneur j'en rends grâces !
Dont je dusse chercher la demeure et les traces ;
Et pourtant, le cœur gros, je me disais tout bas
Que je devrais peut-être aller prier là-bas !
Et dans le bois désert laissant ma rêverie,
Je rejoignis la foule à travers la prairie,
Unissant mes deux mains, et, chrétien retrouvé,
Répondant au *Pater* et murmurant l'*Ave !*

Quand fut franchi le seuil de la funèbre enceinte ;
Et quand tous, parcourant la Jérusalem sainte,
Sur les tertres sacrés fléchissant les genoux,
Prièrent pour les morts, moi, je priai pour nous !
Pour nous tous, les vivants, et que la mort cruelle
Par vengeance, peut-être, épargne de son aile !

Et quand chacun baisait une croix sur le mur ;
Elevant mes deux bras vers l'insondable azur,
Et laissant cette foule, ignorante en son culte,
Ne pas comprendre, hélas ! combien c'est une insulte
Que d'étreindre la pierre, en y voyant son Dieu,
Quand on a, pour le voir, un air pur, du ciel bleu !
Je m'écriai soudain, d'une âme enthousiaste :

—La vapeur des tombeaux, Seigneur, rend l'homme chaste !
Et les pieds sur la terre, où disparaît l'orgueil,
Je tourne sans effroi, Seigneur, vers vous mon œil !
Oh ! jamais, comme ici, dans le monde où nous sommes,
On ne voit de combien vous dépassez les hommes !
Pendant que je vous loue ; et que là, près de moi,
Ce peuple prie avec plus de peur que de foi,
Oh ! là-bas, dans Paris, on nie et l'on dispute !
Sans connaître le terme, on prolonge la lutte !
Chacun rêve un système ; et chacun, à son gré,
Fait sa religion, a son Dieu préféré !
Vanités, vanités, que ces voix inquiètes !
Que ces pauvres épis battus par les tempêtes,
Se meurtrissant entre eux, plutôt que de mûrir
A vos rayons, soleil qui ne pouvez pâlir !

Faites que ces penseurs desséchés par le doute,
De cette Josaphat, un jour, prenant la route,
En voyant votre ciel, en heurtant le tombeau,
Vous comprennent enfin, Dieu saint! Dieu fort! Dieu beau!
Par vous, dans quelques jours, la terre rajeunie,
Sera pleine de fleurs et pleine d'harmonie;
Et les pauvres oiseaux auront, dans les forêts,
Pour cacher leurs amours, des ombrages discrets!
Mais que le printemps vienne, et que l'herbe renaisse,
Que le vieux monde trouve encore une jeunesse,
Que le gazon soit vert, et le bois parfumé,
L'homme reste flétri, dévoré, consumé!
Il n'est pas de beaux jours pour ses luttes impies!
Son cœur morne s'éteint au fond des utopies;
Et du sein de l'enfer que lui-même a creusé,
Il ne lève jamais vers vous son œil glacé!
Eh bien! par ce beau jour, mon Dieu, je vous demande
Que votre gai printemps le ravive, et lui rende,
Avec l'air caressant et de plus chauds rayons,
Une foi lumineuse et des illusions!

. . . .

Ah! ce n'est pas pour ceux qui dorment sous la terre
Qu'il faut, peuple, à genoux, user votre prière!

Les morts, Dieu les tient tous dans le creux de sa main!
Mais, hélas! c'est pour nous, rampant sur le chemin,
C'est pour nous qu'il faudrait, les mères désolées,
Emplir de vos sanglots déchirants les vallées!
Vos filles et vos fils n'ont rien laissé d'eux là.
L'heure où sous vos baisers leur âme s'exhala,
Fut cette heure superbe où Dieu les fit ses hôtes.
Ne pleurez pas sur eux, mais pleurez sur nos fautes!
La vie est une mort, la mort est son réveil!
Nous allons dans la nuit au-devant du soleil,
Nous tenant par la main, tous, les uns près des autres,
Hommes, femmes, enfants, les pécheurs, les apôtres!
Nous n'avons pas le temps de regretter un mort!
Voyons d'abord l'écueil; plus tard on voit le port.
C'est de nos crimes seuls qu'il faut nous montrer tristes!
Les regrets des absents sont toujours égoïstes!
On voudrait les avoir pour s'appuyer sur eux;
Mais on refuse un bras au voisin malheureux!
Hommes, gardez vos pleurs; mais gardez moins de haine!
Pour les vivants, d'abord, ayez l'âme chrétienne;
Vous répandrez après, à ceux qui ne sont plus,
Les bienfaits de vos cœurs, qui seraient superflus! —

Voilà ce qu'un matin, pendant que la nature
Aux hymnes du printemps, par un tendre murmure,
Doucement préludait, je disais au Seigneur,
Les bras vers l'orient et la foi dans le cœur.

Avril 1843.

SONNET.

SONNET.

A MADAME M*** J***.

Quand Pétrarque rêvait à la beauté, Madame,
Comme un diamant pur il taillait un sonnet,
En faisait une coupe, y répandait son âme,
Et Laure en souriant de ses mains la prenait !

Oh ! ce poëte heureux, sur lequel une femme,
Dans un ciel azuré, saintement rayonnait,
Me disputant ces vers que votre voix réclame,
Il vous les offrirait, hélas ! s'il revenait.

Mais de vous obéir, moi, je me sens indigne.
Il faudrait, pour oser ce que votre œil désigne,
A moi plus de talent, a vous moins de vertus !

Car vous, à qui le ciel, harmonieux mélange !
Mit une âme d'artiste avec un regard d'ange,
Vous pourriez être Laure : et Pétrarque n'est plus !

Avril 1844.

A MON AMI LAURENT PICHAT.

A MON AMI LAURENT PICHAT.

Troyes, octobre 1843

Mon ami, tes bosquets ont donc encor des feuilles ?
Le hamac, dans lequel, rêveur, tu te recueilles,
Te suspend donc encore à tes acacias,
Que je t'attends toujours, et que tu n'écris pas ?

Si la nue était belle, et si les brises douces
Faisaient pleuvoir les fleurs sur le velours des mousses ;
Si les sentiers perdus dans les vieilles forêts,
Étaient dignes encor des amoureux secrets ;

Si l'herbe avait, à l'ombre humide des grands chênes,
Ces parfums caressants qui dissipent les peines,
Oh ! je saurais ami, pourquoi tu m'as laissé !
Mais, la feuille s'amasse aux pieds du bois glacé ;
La nuit tiède et sereine, où souriait l'étoile,
Frémit dans les brouillards dont l'automne se voile ;
Et les arbres penchés, qui, le long du chemin,
Faisaient de l'ombre hier, feront du feu demain.

Plus donc de rêverie au sentier frais et vague ;
Et c'est dans ton fauteuil que ta rime extravague !
C'est, les pieds mollement étendus au tapis,
Qu'en un coin du foyer, boudeur, tu te tapis ;
Et je ne sais comment, de tes longues veillées,
Tu ne me gardes pas des strophes effeuillées ;
Des vers et de la prose, écho triste ou moqueur,
Des rires de l'esprit ou des larmes du cœur !

Que fais-tu donc là-bas, poëte taciturne ?
Le jeu, de la fortune ouvrit-il pour toi l'urne ?
Le lansquenet hardi que nous ressuscitons,
Pour toi double-t-il d'or l'ivoire des jetons ?

Le jeu, cette folie où l'on met sa prudence,
Flot changeant qui dévaste ou donne l'abondance,
T'a-t-il fait échouer, par un heureux reflux,
Sur des plages d'argent que tu ne quittes plus ?
Ou bien, le sort narquois, dont tu bravais les niches,
A-t-il posé sa dent sur tes dernières fiches?
Et honteux et battu, pour vaincre l'ennemi,
Sans oser m'appeler, m'attends-tu donc, ami ?

Mais peut-être le drame au récit pathétique,
Qui doit à l'Odéon montrer ton esthétique,
Te tient-il nuit et jour, artiste soucieux,
Sur les endroits touchants qui mouilleront les yeux ?
Et, pour ton dénoûment, ne sais-tu comment faire
Avaler le poison à ta tendre adultère ?

Oh ! quel que soit là-bas ton rêve ou ton souci;
Laisse un peu de ton cœur s'égarer par ici !
Depuis que j'ai quitté, pour l'air de ma Champagne,
Les vapeurs de Paris, mon cher, l'ennui me gagne.
Les lits de la famille ont un doux oreiller;
Sous l'aile de la paix on y vient sommeiller ;

L'intrigue turbulente où notre orgueil nous jette,
Ne vaut pas un baiser de mère sur la tête;
Et dans le moindre écho de la vieille maison,
On trouve l'air perdu d'une ancienne chanson!
Je le sais. Mais, après cette joie éprouvée;
Quand on a savouré les pleurs de l'arrivée;
Quand, après deux longs mois passés à s'embrasser,
L'idée au cerveau monte, et qu'on voudrait penser;
Quand cette ardeur de l'âme, exagérée ou vraie,
Qui porte à l'inconnu sans que l'esprit s'effraie,
Quand ce feu de la veine auquel on livre tout,
Nous surprend au repos; et quand notre sein bout;
Que faire, dis-le moi? J'ai par toute avenue,
Dans les champs, dans les bois, au soleil, sous la nue,
Vainement promené mon œil impatient,
Qui quêtait l'inconnu, toujours, à l'orient!

Pourtant, ma vieille ville étale aux rêveries :
Des débris au dedans, au dehors des prairies;
Pourtant le moindre coin des sombres carrefours,
Rayonne du reflet pieux des anciens jours;
Pourtant, si je voulais, rien que de ma fenêtre,
Un lumineux passé devant moi peut renaître;

Et d'un regard jeté par-dessus les vieux toits,
J'évoquerais des preux dans ces maisons de bois !
Vainement l'architecte au compas ridicule,
Défait la poésie où notre ame s'accule,
Et pose lourdement ses murs badigeonnés,
Sur la pierre à fleurons de ses savants aînés ;
Et vainement ici, comme ailleurs dans le monde,
L'art est partout détruit par l'intérêt qui fonde ;
Il reste, dans la ville où soupirait Thibault,
Malgré tous les progrès encore un peu de beau ;
Et le démolisseur qui la pille et la fouille,
Respecte le blason, par dédain pour sa rouille.
Parfois, sous une enseigne en l'honneur du coton,
D'un vieux seuil mutilé l'on retrouve un feston ;
Et si je cherchais bien, plus d'un magasin terne,
Derrière ses comptoirs, dérobe une poterne
Verrouillée à jamais, et qu'aucun chevalier
N'ouvrira plus au bas d'un discret escalier!

Dieu se révèle encor dans la paix solitaire
Qu'étend sur le penseur ma cathédrale austère.
Sous l'ombrage béni de ses arceaux brisés,
Où flottait autrefois l'étendard des croisés,

Sur le marbre qui sert de chevet aux grands comtes,
Près des vitraux ornés de mystérieux contes,
Où l'art écartelait d'un treillage de plomb
Les héros transparents, portant sur eux leur nom ;
Sous la nef imposante où la Champagne altière,
Entonnait au retour son *Te Deum* de guerre ;
Au bas de cette chaire, où Bernard a brillé,
Quel puissant souvenir n'ai-je pas réveillé !

C'est ici, qu'avant Reims, pour Jeanne d'Arc la vierge,
L'évêque dit la messe et fit brûler un cierge,
Tandis que l'héroïne, attentive, espérait
Que son Dieu familier tout bas lui parlerait.
Pour signer un traité dans Saint-Jean, mon église,
Isabeau de Bavière un matin s'est assise,
Tandis que le Troyen Juvenal des Ursins
Préparait sa maison pour elle et ses festins.
Là-bas, dans une échoppe où, la tête inclinée,
L'humble Pantaléon travaillait sa journée,
Apprenant à son fils, peu jaloux du métier,
Comment le cuir se taille au gré du chaussetier ;
Ce fils, triste apprenti, qui désolait son père,
Un beau jour s'en revint, héritier de saint Pierre,

Et sous le nom d'Urbain, fit, l'anneau saint au doigt,
Relever en arceaux les débris de son toit !
Et partout je retrouve, emportant ma tristesse,
Les sentiers où Thibault rêvait de sa maitresse ;
Et de la reine mère amoureux arrogant,
Dans sa main de vassal baisait un royal gant.
Et quand ces souvenirs, pleins de chevalerie,
Cessent d'illuminer le front de ma patrie ;
Et quand j'ai renversé les palais féodaux
Qu'entouraient sept couvents, sept moulins sur les eaux ;
Quand mon rêve est fini ; que je ne vois plus guère
Les herses s'abaisser sur les hommes de guerre,
Ni chevaucher au loin, pour la chasse au faucon,
Les pages, que leur dame appelle du balcon ;
Quand je distingue à peine, au pignon de la rue,
La fenêtre gothique avec une inconnue,
Qui rend, en agrafant au miroir son collier,
Un salut au baiser d'un fringant écolier ;
Et quand je me retrouve assis seul près de l'âtre ;
Quand, tirant le rideau du merveilleux théâtre,
Aux Troyens d'à présent le passé me conduit ;
Quand je laisse : *Campos ubi Troja fuit ;*
Alors, dernier penser qui me trouble et m'emporte,
Je revois, à pas lents, passer devant ma porte,

Les cheveux noirs et plats, l'œil cave et soucieux,
Relevant son regard de sa poitrine aux cieux,
Un jeune homme inconnu, Corse à l'âme hautaine,
Qui la veille a quitté l'école de Brienne,
Qui va chercher fortune, et, partant pour Paris,
En rêvant Austerlitz, traverse mon pays !

Mais, malgré tous ces noms restés sur nos murailles,
Malgré ces souvenirs d'amour et de batailles,
Malgré ces saints débris sous mes pieds enfouis,
Mon cher, je ne sais pas dissiper mes ennuis.

Ecris-moi, pour hâter un peu ma délivrance !
Etre loin de Paris, c'est être hors de France.
Ici j'ai le passé ; mais là-bas, près de toi,
J'ai tout mon avenir et j'ai toute ma foi.
Ici j'ai la famille, et là-bas j'ai la foule ;
L'une qui me retient et de ses bras m'enroule,
Et l'autre qui m'appelle, en agitant de loin
Ces dangereux lauriers dont nos fronts ont besoin !
Fais-je bien de vouloir quitter l'une pour l'autre ?
Ou, serai-je martyr, hélas ! sans être apôtre ?

Et ce sang, qui bouillonne et m'échauffe le sein,
Me conseille-t-il mal ? aï-je un mauvais dessein ?

Oh ! quel que soit mon sort, ou propice ou contraire,
Aux luttes de l'Idée, ami, je suis ton frère;
Et dût ton amitié me trahir en chemin;
Dût ta main, que j'appelle, un jour quitter ma main;
Dùt l'amour que j'espère, avec ingratitude
Chasser la vision qui m'éclaire l'étude;
Dût mon pied chanceler au milieu du combat;
J'irai, je combattrai !.. Si quelque coup m'abat,
Ma chute aura l'honneur d'un défi magnanime;
Et vainqueur ou vaincu, victimaire ou victime,
C'est à Paris, mon cher, que je veux retourner;
Et les bras maternels ne sauront m'enchaîner !

Au revoir donc, ami. Mais, en lisant ma lettre,
Ne crois pas, sur l'ardeur dont je ne suis plus maître,
Que, Champenois honteux d'un pays à dicton,
Je fais le Parisien pour n'être plus mouton;
Et que je fuis ainsi ma province natale,
Pour apostasier dans votre capitale.

Ami, détrompe toi. D'ailleurs, je t'ai montré
Que, par ses souvenirs, mon pays m'est sacré.
Quant à nos sobriquets; tu le sais, un poëte
Dit que comme un mouton tout aigle est une bête;
Et qu'aux jours furieux où grondait le canon,
La Champagne fut aigle, et ne fut pas mouton !

SONNET.

SONNET.

A MADAME P***-CH***.

Quand je me sens l'aile meurtrie,
Je m'assieds à votre foyer;
Et votre voix douce qui prie
Me rapprend toujours à prier.

Votre enfant blonde que j'envie
M'embrasse et me fait oublier !
Ame en deux corps, soyez bénie
De l'âme où vous venez briller !

Puisque le Seigneur vous envoie,
Comme deux anges, sur la voie,
Pour chasser le mal triomphant ;

Restez toujours, fleurs de la terre !
Vous, bonne comme votre mère,
Vous, belle comme votre enfant !

Avril 1844.

A UN PRÊTRE.

A UN PRÊTRE.

Il faut imiter la foi d'Abraham, et aller toujours, sans savoir où.

FÉNÉLON.

I

Entends-tu dans le sanctuaire
Le bruit que l'on fait au dehors,
Toi, qui t'habilles d'un suaire,
Toi, qui ne vis qu'avec les morts?

Toi, qui réfléchis dans ton ombre
Les splendeurs de l'éternité,
Et qui caches sous l'habit sombre,
Une âme pleine de clarté!

Toi, l'homme en deuil de nos misères,
Qui baisses la tête en marchant,
Qui dis au malheureux : Mes frères !
Et dis : Mon fils ! au plus méchant !

Toi, qui menaces les fronts jeunes,
Et qui rassures les fronts vieux ;
Qui prêches au désert, et jeûnes
Pour l'impie et pour l'oublieux !

Homme de paix, dans ta retraite,
N'entends-tu pas, ô mon ami !
Sur le Calvaire une tempête,
Près de la croix un ennemi ?

N'entends-tu pas qu'on t'injurie ?
Que la science, ce serpent
Cloué sous les pieds de Marie,
Mord ton talon en s'échappant ?

N'entends-tu pas que tout chancelle,
Dans la plaine et sur les sommets ?
Et que la foule en vain rappelle
La foi, qui ne revient jamais ?

N'entends-tu pas dans le tumulte,
L'écho tressaillir de deux sons,
Et te jeter, comme une insulte,
Le bruit de l'or et des chansons?

O frère! entends-tu l'utopiste
Prendre le mot, nier l'écrit,
Chercher un Dieu dans un artiste,
Rien qu'un artiste en Jésus-Christ?

Ou, vois-tu l'art qu'on prostitue,
Cacher son front sous l'ornement,
Comme Ève, ayant peur d'être nue,
Mit dans sa chute un vêtement?

Vois-tu notre jeunesse avide,
Cueillir la fleur, jeter le fruit,
Et caresser le suicide
Dans l'ivresse de chaque nuit?

Entends-tu rire la débauche
Des poëtes à l'abandon?
Entends-tu la mort qui les fauche,
Sans viatique et sans pardon?

Peuples et rois, enfants et femmes,
Prêtre, en chemin, les entends-tu,
Ces vendeurs trafiquant des âmes,
Escompter en or leur vertu ?

N'entends-tu pas que le martyre
De Jésus est recommencé ?
Que son nom des lois se retire,
Et de nos cœurs est effacé ?

Et quand le doute nous inonde,
N'entends-tu pas que les élus
Demandent en vain, par le monde,
L'arche et Noé, qu'on ne voit plus ?

Qu'au lieu de planer, l'esprit rampe ;
Que, par le siècle travesti,
Sous le boisseau mettant la lampe,
Le prêtre n'est plus qu'un parti,

Qui, perdant l'empire des âmes,
Moqué des rieurs triomphants,
Conspire avec les vieilles femmes,
Et ne fait plus peur qu'aux enfants ?

II

Mais, non, tu n'entends rien, prêtre à la foi tranquille !
Poursuivant ton chemin, l'œil perdu dans les cieux,
Rien des plaintes des champs, des clameurs de la ville,
Ne monte te troubler dans la paix des hauts lieux !

Mais, non ; pour toi le siècle est un large portique,
Que tu franchis sans voir l'homme à ses seuils ouverts ;
Et quand l'homme y dispute, et quand l'homme y trafique,
Toi, tu contemples Dieu, qui rayonne à travers !

Sage au regard serein, à la robe sans tache,
Que nulle fange n'a, jusqu'à cette heure, atteint,
Ton grand isolement est peut-être une tâche;
La nôtre est de lutter, la tienne est d'être saint !

Marche donc seul, devant, nous suivrons par derrière !
Et quand un voile obscur nous cache Jéhova,
Entre notre œil et lui, que ta douce lumière
Nous fasse voir du moins le seuil où ton pied va !

Marche sans regarder ! comme ici-bas dans l'herbe,
L'eau s'en va fécondant, sans penser aux cailloux,
Comme, en haut, le soleil laissant l'or de sa gerbe,
Par l'orage et les vents descendre jusqu'à nous !

Marche ainsi qu'une étoile, ainsi que la nature,
D'un pas toujours le même, et le front assuré !
Et malgré le blasphème, et malgré le murmure,
Ruisseau, féconde-nous ! rayonne, astre sacré !

Vers les bords caressants de ta tunique noire,
L'homme un jour tournera ses regrets envieux ;
Et les cœurs altérés, ami, reviendront boire
Au calice éternel des vendanges des cieux !

Laisse-les, jusque-là, poursuivre leur folie !
Jusqu'au jour du réveil, méprise leurs mépris !
Un instant de raison et de mélancolie
Suffit pour rajeunir ces sceptiques flétris !

Leur nuit tumultueuse annonce ta lumière ;
Et quand l'homme s'agite, il est toujours à toi !
Car le doute qui pleure est près de la prière,
Et le doute qui chante est bien près de la foi !

Laisse donc faire Dieu, qui permet qu'on l'insulte !
Dans tes mains jointes, tiens ton courroux renfermé !
Puisque le ciel attend, l'indulgence est un culte ;
Et l'homme qui bénit ne doit pas être armé.

Marche donc sans colère ; et que ta lèvre douce
Sur chaque sein meurtri pose un baiser calmant !
Trois fois reviens au cœur qui trois fois te repousse !
Triomphe, ô mon ami ! de sa haine en l'aimant !

Ne laisse aucun dépit au fond de ta foi chaste ;
Avec ta patience use le préjugé !
Mets ton âme à l'abri des vanités de caste ;
Et sois prêtre et chrétien, sans être du clergé !

Et quand ta vie ainsi s'écoule, sainte et pleine,
Dans tes heures de paix, si chacun est heureux,
Si tu peux un instant, apôtre, prendre haleine,
O confesseur ami ! causons alors tous deux !

J'ai des heures parfois, aussi, de doute sombre.
Je ne suis pas meilleur que ceux que j'ai blâmés.
Mon ombre n'est pas moins épaisse que leur ombre,
Et mes pauvres sillons n'en sont pas mieux semés !

Mais, si je cède encore aux vagues harmonies
De l'amour et des sens, ami, rassure-toi !
Comme je suis dévot au culte des génies,
Les poëtes fervents me rendent de la foi !

Et j'ai beau chanceler, toujours je me relève.
Mon cœur ne perd jamais sa route à l'orient,
Et retrouve toujours, à la fin de tout rêve,
Le Dieu de Bossuet et de Chateaubriand !

Mars 1844

SPES OPTIMA.

SPES OPTIMA.

Si je savais où Dieu me conserve une épouse;
Où l'ange au front rêveur, dont mon âme est jalouse,
Attend, près de sa mère, avec recueillement,
L'heure où viendra l'époux amené par l'amant;
Si je savais l'ombrage et les vertes allées,
Les charmilles en fleurs d'aubépine étoilées,
Les gazons caressants, embaumés par ses pas,
Où va la jeune fille, en soupirant tout bas;

J'irais, joignant les mains, et la tête baissée;
A ses pieds adorés déposer ma pensée,
Et versant de doux pleurs trop longtemps contenus,
Dire aux yeux espérés, mais encore inconnus :

— O vous, la vision ineffable et sereine !
Vous, qui serez ma sœur, et qui serez ma reine !
Dont le chaste baiser éteindra sur mon front
De longs ennuis, qu'alors les hommes m'envîront !
Vous, qui remplacerez, sans que Dieu s'en offense,
Ma mère par l'amour, et Dieu par la puissance !
Vous, qui serez ma gloire, et qui serez ma foi,
Vous, en qui je vivrai, vous qui vivrez en moi !
Oh ! par ces jours bénis que le Seigneur nous garde,
Dont l'espoir encensé me sert de sauvegarde,
Par ce cœur, où le mien se reverra plus pur,
Vous, ma brillante étoile, et vous, mon ciel d'azur !
Vous, qui me souriez à chaque heure, dans l'ombre,
Rendant le but plus proche, et la route moins sombre,
Epouse blonde ou brune, image ayant encor
Un voile ne laissant qu'entrevoir le trésor !
Vous qui serez plus tard, réglant ma fantaisie,
Ma seule ambition, ma seule poésie !

Oh ! ne m'en voulez pas, si quelquefois mes vers
Se sont au premier vol égarés par les airs.
Enfant, déchirez-les ; pardonnez-leur, Madame!
Quand leur voix était pure, elle partait de l'âme !
Quand ils allaient, cherchant l'amour sur le chemin,
C'est qu'ils pensaient à vous, qui m'aimerez demain!
Quand, par un cri suprême, ils demandaient au monde,
Pour leur aile une brise, et pour leur barque une onde,
Un peu de gloire aussi, dont d'autres soient jaloux,
Vous qui partagerez, c'est qu'ils pensaient à vous !
Leur rêve le plus beau, leur ardeur la plus chaste ,
L'encens qui parfumait leur rime enthousiaste,
C'était comme un reflet de vous tombant sur eux ,
Vous, la brune aux yeux noirs, ou la blonde aux yeux bleus!
Dans ce sein virginal, que nul souci n'agite,
Ouvrez-leur donc, enfant, à ces oiseaux un gîte!
Ils n'ont jamais cherché l'aire de l'aigle altier !
Ils sont frêles et purs. La poudre du sentier,
Quand leur vol fatigué descendait où nous sommes,
Seule a taché leur aile aux carrefours des hommes.
Votre souffle suffit, avec l'eau de mes pleurs,
Pour laver leur souillure, aviver leurs couleurs !

Si l'on vous dit jamais que mes pauvres poëmes
Dans leur langue ironique essayaient des blasphèmes;
Et qu'il est plus d'un mot, flétrissant et moqueur,
Qui trahit l'amertume et le dépit du cœur;
Oh! ne le croyez pas! il est vrai que le doute,
Comme à la fin, se lève au début de la route;
Il est vrai qu'à vingt ans, une fièvre nous vient,
Dont bouillonne le sang, et dont on se souvient;
Qu'une avidité folle alors creuse notre être;
Qu'on veut tout embrasser, tout saisir, tout connaître;
Et que dans cette ardeur, dont nous nous consumons,
En luttant avec l'ange, on heurte des démons!
Notre séve, il est vrai, dans ces chaudes années,
Murmure en circulant; on brûle ses journées
A courir vers vingt buts, à gravir vingt sommets;
Mais ce temps passe vite, et ne revient jamais.
Cette ivresse du cœur, cette jeune hérésie,
Oh! plus tard, on l'abjure, et plus tard, on la nie!
On vient, les yeux baissés, vous dire comme moi:
Je ne cherchais que vous, et je n'aimais que toi!
Je mentais, je mentais, quand je me faisais gloire
De ces folles amours, mais sans oser y croire.
Mon vers seul est coupable; et je n'ai le dessein,
Que de vous l'effacer du livre et de mon sein.

Ne croyez pas un mot de mes idolâtries !
Ce sont des jeux d'enfant ! ce sont des vanteries !
La seule chose vraie, ô lis de pureté !
C'est que je serai fier de ta seule beauté ;
C'est que, ma main pressant ta main blanche qui tremble,
Je veux que nous passions bien des longs soirs ensemble,
L'œil humide de pleurs, des lèvres souriant,
Avide de nos mots, moi rêvant, toi priant ;
Epoux bénis du ciel, et bénis par le monde,
Laissant couler nos jours dans une paix profonde,
Nous détournant parfois, pour lever le rideau
Qui nous voile un enfant dormant dans son berceau !

Avril 1844.

FIN.



TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imp. Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.